

Causeries géographiques



L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

L'AFRIQUE est la patrie maudite de Cham », disait Edouard Quinet, et, de son temps, on ne s'en souciait guère. Si le célèbre publiciste vivait encore, que dirait-il en voyant aujourd'hui tout le monde s'en occuper ? C'est une fièvre. Il y a une maladie de ce nom qui saisit violemment l'Européen dans les forêts d'Afrique en lui infligeant toutes les tortures de l'enfer ; il y a aujourd'hui une autre fièvre d'Afrique, c'est la préoccupation universelle et constante des esprits au sujet du fameux continent noir, du continent mystérieux. On veut que ce siècle, avant d'expirer, déchire le voile qui nous cachait le mystère ; il l'a déjà déchiré...

Le temps n'est plus où l'on plaçait sous les yeux des écoliers, petits et grands, une carte quelconque, avec différentes parties teintées de diverses couleurs, tout sur les bords, et où on leur disait : « Ceci c'est l'Algérie, ça le Maroc, là-bas l'Egypte, puis le Nil, dont les sources se perdent dans l'intérieur, l'Abyssinie ; plus bas, le Mozambique des Portugais, avec le Zambèze ; tout en bas, la colonie du Cap, aux Anglais ; en remontant, la Cafrerie, la Hottentotie, le Congo portugais, le Gabon, la Côte des Esclaves, la Guinée, le fleuve Niger, la Sénégambie avec le Sénégal ; quelques îles par-ci, par-là, celles du Cap-Vert, Sainte-Hélène, les Canaries, Madère, la grande Madagascar, et puis c'est tout. Vous voyez bien ce grand espace blanc, où il n'y a aucune indication et qui tient tout le centre, c'est plus grand que l'Europe, cinq fois, dix fois ; cela c'est le Sahara, le Soudan et puis la région du Haut-Nil et du Haut-Congo. On ne sait ce qu'il y a là ! »

Or maintenant on le sait ; on l'a vu, et ce qu'on n'a pas vu, on le devine.

I

LES GENS ET LES CHOSES

En 1890, nous savons que l'Afrique est un vaste et intéressant pays peuplé, en grande majorité, par des hommes de couleur noire, un pays où la chaleur est très forte, en raison de sa position sous l'Equateur et aux environs, où les cours d'eau, très abondants, ont parfois plusieurs lieues de large,

où la faune et la flore sont d'une richesse prodigieuse : la faune comprenant des animaux de toutes sortes, dont quelques-uns monstrueux ; la flore, des plantes d'une variété et d'une valeur inappréciables et une végétation gigantesque. Voilà l'Afrique, un pays qui flambe sous le soleil, pays à la terre vierge et riche, le pays de l'or, le pays des diamants, le pays du fer, le pays de l'ivoire, le pays du caoutchouc, le pays de l'herbe, le pays des épices, le pays des grandes chasses, le pays de l'avenir !

Aussi les Européens, qui ont eu la révélation de ces choses, se sont-ils hâtés de prendre une connaissance plus approfondie de cette terre et ont-ils voulu se l'approprier le plus vite qu'ils ont pu. Il n'y a pas vingt ans que l'on commence à connaître l'Afrique et déjà les puissances se la sont partagée sans pouvoir, bien entendu, s'assigner mutuellement des limites et des frontières précises. Cela viendra plus tard ; pour le moment, quand on s'éloigne trop des côtes, on dit : « Pays d'influence française, pays d'influence allemande, etc. »

Donc, on connaît l'Afrique désormais, et la géographie africaine est bien plus compliquée que dans le bon vieux temps de notre jeunesse ; au tableau que j'ai tracé tout à l'heure, — celui qui nous suffisait, — il faut ajouter bien des coups de pinceau. Et savez-vous, sur la carte, ce qui restera en blanc comme la marque du désert, le désert d'autrefois ? le Sahara et le Soudan, ces deux pays seulement, les pays concédés à la France par suite de l'accord anglo-français du 12 août 1890, concernant Zanzibar, Madagascar et les bassins du Niger et du lac Tchad.

On a dit que la France était bien mal partagée ; soit ! mais elle ne pouvait guère être partagée autrement ! nous possédons, en Afrique, l'Algérie, la Tunisie, le Sénégal, la Guinée, le Soudan français, Porto-Novo et le Congo en partie. Pour relier toutes ces possessions, nous devons avoir les routes du Sahara — des routes qui seront bientôt des chemins de fer, espérons-le ! — et, dans le Sahara même, pays de chaleur sèche et salubre, bien des régions ne demandent qu'à être mises en valeur par les colons qui viendront s'y fixer.

Maintenant, il y a l'Afrique qui n'est pas à nous du tout et qui est aux autres. Oh ! ils ont pris la bonne part ! L'Egypte est aux Anglais ; les Italiens convoitent la Tripolitaine ; ils ont l'Abyssinie à peu près. Les Anglais ont pris le Soudan, puis Zanzibar. Pas besoin de dire qu'ils se sont taillé, au nord de l'immense colonie du Cap, un fameux territoire qui va jusqu'au Zambèze. Là, ils se trouvent en face de ce petit peuple du Portugal qui n'oublie pas ses vieilles traditions de colonisation ; lui, il a ou il veut tout le centre-sud, depuis Loanda et Ben-

guela jusqu'à Quilimane et Mozambique. Bragance tient bon devant le lion britannique et la bataille n'est pas finie.

Et les Allemands ? D'abord, ils ne voulaient rien, et puis, piqués par la tarentule, ils ont décidé qu'ils seraient, avec nos milliards, une puissance maritime. Et, pour envoyer leurs navires quelque part, ils ont demandé ou pris le Cameroun, au-dessus de notre Congo, le sud-ouest africain au-dessus du Cap et toute l'Afrique, depuis Zanzibar jusqu'aux grands Lacs, rien que cela !

Mais la partie vraiment centrale, me direz-vous ? celle qui s'étend du littoral de l'Atlantique jusqu'aux grands Lacs ; j'y arrive. Celle-là forme un immense empire qu'on nomme l'Etat indépendant du Congo et dont le souverain est, à l'heure qu'il est, Léopold II, roi des Belges. C'est comme un gros, très gros tampon entre les puissances. Combien de temps durera le tampon ? c'est ce que nul ne peut dire. On ne connaît même pas la nature et la confection de ce tampon. Il n'est pas fait d'étoffe, voilà tout ce qu'on en sait ; je le crois plutôt fait d'or et d'ivoire. C'est le Congo qui est l'avenir ; c'est le Congo qui fera plus tard la richesse de la vieille Europe.

Nous nous occuperons surtout de la partie centrale et équatoriale de l'Afrique, par conséquent du Congo et des pays circonvoisins.

Le Congo prend son nom du fameux fleuve qui traverse l'Etat ; ce fleuve, mes chères lectrices, a quatre mille huit cent cinquante-six kilomètres (4.856) de longueur, de sa source à son embouchure. La source est aux monts Chibalé, là-bas, bien loin, près du grand lac Nyassa, à l'est ; l'embouchure est à l'ouest, à Banane, au-dessous de nos possessions.

Je n'abuserai jamais des chiffres, parce qu'ils sont fastidieux, mais vous m'accorderez qu'il fallait vous donner celui-là. Le fleuve africain est une fois et demie plus long et neuf fois plus large que le Mississipi chanté par nos pères et, en particulier, par l'immortel Chateaubriand sous le nom poétique de Meschacébé. Encore un chiffre pour finir : il déverse dans l'Atlantique, durant la saison des pluies, deux millions cinq cent trente mille pieds cubes d'eau (2,530,000) par seconde. Quand il passe à travers le Mouero, il a 107 kil. de large et, à travers le lac Banguelo, 352 kilom.

Ce gigantesque ruban d'eau, coulant sur un plan d'une déclivité faiblement accentuée, rencontre sur sa route deux escaliers de Titans, au bas desquels il se précipite pour reprendre sa marche imposante à travers les hautes herbes et les forêts vierges, et il laisse derrière lui, comme marque de sa force souveraine, deux longues séries de chutes : celles de Stanley et celles de Livingstone.

La terre des rives, noyée dans le soleil et dans l'eau, ploie sous une végétation luxuriante, folle, incessante; les humus s'accumulent, les herbes s'amoncellent, les lianes s'enfoncent dans cette boue féconde, les arbres s'affaissent et pourrissent sur place et, sous le manteau impénétrable d'éternelle verdure qui renaît sans repos de ces débris accumulés, le fleuve roule, roule toujours et sans cesse dans une majesté que rien n'égale et dans un silence qui fait peur.

Cela, mes lectrices, c'est l'Afrique inconnue jusqu'ici, et si je vous dis qu'à l'est vous avez les régions montagneuses, le pays des Lacs (le Nyanza, le Tanganika et le Nyassa) et puis les grandes plaines qui conduisent du côté de l'Océan Indien, vous saurez tout.

Il faudrait le pinceau d'un Cameron pour faire le tableau des rives du Tanganika, par exemple : « Sur la rive orientale, dit-il, une végétation épaisse d'un vert éclatant, avec çà et là des clairières où apparaissent des grèves au sable jaune et de petites falaises d'un rouge vif. Des bouquets de palmiers et des villages arrivent au bord de l'eau. Tout cela mêlé au vert éclatant et varié du feuillage, au bleu des eaux, forme un ensemble de couleurs qui, à la description, paraît criard, mais qui, dans la réalité, est d'une harmonie suprême. Des oiseaux d'espèces diverses rasant la surface du lac : mouettes blanches et grises à bec rouge, anhinngas au long cou, au plumage noir, alcyons gris et blancs, balbusards à tête blanche, des plongeurs, des martins-pêcheurs. Et, de temps à autre, le renacement d'un hippopotame, une longue échine de crocodile ressemblant à la crête d'un roc à demi découvert par la marée, ou le saut d'un poisson annoncent que les eaux et les airs sont abondamment peuplés. » (*A travers l'Afrique.*)

Quels sont les hommes qui habitent ces contrées si intéressantes et si nouvelles pour nous?

Tout le long du Congo, nous trouvons de nombreux villages, de nombreuses tribus, mais nous pouvons les rapporter tous et toutes à deux ou trois races.

Si on voulait classer les habitants de l'Afrique centrale au moyen de la langue qu'ils parlent, cela serait très difficile; cependant, on peut dire que la langue *kissahoué* est parlée et comprise jusqu'à cinq cents lieues au moins dans l'intérieur et dans la partie orientale. Sur les rives du Congo, on parle le *fote*, une branche de la langue mère africaine dite *bantou*. C'est une langue agglutinante, dont les mots se forment en joignant à une racine des affixes et des suffixes. Les missionnaires protestants anglais sont parvenus à faire un vocabulaire de trois mille mots. Langue très riche du reste, puisqu'ils ont trouvé plus de vingt noms pour

désigner une classe de petits rongeurs des champs qu'on croyait ne former d'abord qu'une seule espèce.

J'étonnerai beaucoup mes lectrices quand je leur parlerai de la beauté du type nègre dans l'Afrique équatoriale. C'est que nous sommes trop habitués, en France, à voir les nègres et négresses de races dégénérées, qui nous arrivent de nos colonies de Bourbon, de la Martinique ou d'ailleurs et qui, n'étaient leur parfaite bonhomie et leur franche naïveté, pourraient servir d'épouvantail aux oiseaux et aux petits enfants qui se conduisent mal.

« A part la chevelure et la couleur de la peau, dit Stanley, la reine Gankabi n'avait rien du type nègre. Dessinez un portrait de miss Washington, colorez-le d'une teinte bronzée, ornez la tête de cheveux courts et crépés, et vous aurez sous les yeux le portrait de Gankabi. Si c'est un portrait en pied que vous esquissez, représentez une stature de un mètre soixante-dix centimètres, des épaules carrées, des lignes pleines, le tout couvert d'un ample manteau d'herbes sèches, sauf le buste et les pieds; n'ajoutez aucun autre ornement, à l'exception d'un bracelet de cuivre entourant le poignet; voilà l'image vivante de la reine. » (*A travers le continent mystérieux.*)

Autre part et toujours du même explorateur dans son dernier voyage : « C'est ici que je vis mon premier échantillon de la tribu des nains. Une jeune fille d'environ dix-sept ans, mesurant 84 centimètres de hauteur et parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvai l'air d'une jolie femme de couleur en miniature; elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une aussi petite créature, presque autant que ceux d'une gazelle, gros, saillants et très vifs. La demoiselle, habituée sans doute à se voir admirer, paraissait ravie de notre curiosité. » (*Dans les ténèbres de l'Afrique.*)

Les hommes maintenant : « Mtésa est de grande taille; il doit avoir six pieds un pouce (un mètre quatre-vingt-cinq). Il est svelte, à la peau d'un brun rouge et d'une finesse merveilleuse. Sa figure respire l'intelligence; ses traits, qui sont agréables, m'ont rappelé ceux des colosses de Thèbes et des statues qu'on voit au musée du Caire. C'est la même plénitude de lèvre, mais relevée par l'expression du visage, à la fois affable et digne, et par l'étrange beauté de grands yeux étincelants et doux. » (*A travers le continent mystérieux.*)

Un autre enfin : « C'est un grand jour pour moi que celui où j'ai vu Mirambo. C'est un gentleman africain : il a trente-cinq ans envi-

ron, il est grand sans une once de chair superflue; son visage est beau, ses traits sont réguliers. Il a la voix douce, la parole grave, sans un geste; on le dit très généreux. Sa tenue est digne, sans la moindre prétention; il a l'air complètement inoffensif; le calme et l'autorité du regard annoncent seuls le génie napoléonien qu'il a déployé pendant cinq ans. » (*A travers le continent mystérieux.*)

Livingston, Cameron et Serpa Pinto manifestèrent plusieurs fois leur surprise à la vue de ces peuplades de l'intérieur, qui leur offraient une perfection de formes inimaginable. S'ils n'étaient pas noirs, ces hommes et ces femmes seraient des types de beauté, et l'un d'eux s'écrie que les femmes de l'Europe pâleraient de jalousie devant certaines négresses qu'il a rencontrées. Voilà assurément, n'est-ce pas? une chose à laquelle nous ne nous attendions guère.

Et ces gens-là sont très intelligents, très adroits, très polis même. Car ils ont un code d'urbanité à eux et une organisation administrative, judiciaire, commerciale. Ils sont industriels, ils cultivent parfaitement leurs terres, ils se tissent des vêtements d'écorce, ils se fabriquent des armes, ils sont élégants, coquets; l'art de la coiffure et du tatouage par exemple est leur triomphe.

Ainsi, au Manyema, à l'ouest du lac Tanganyika, les femmes qui sont très jolies, d'après Cameron, ont une partie de leurs cheveux arrangée de façon à représenter la passe de ces anciens chapeaux qui ombrageaient la figure et que soutient une légère armature de cannes, puis elles laissent flotter le reste en longues boucles sur leurs épaules. Quelques-unes, méprisant le chapeau ou plus confiantes en leur beauté, rejettent leur chevelure en arrière, la nouent sur la nuque, s'en font des nattes qu'elles laissent pendre. Toutes nos dames probablement n'en pourraient faire autant.

Seulement les points de vue varient avec les individus et les climats : le comble de l'élégance est de se verser des pots de beurre sur la tête; le comble de la laideur est la couleur blanche; le comble de la gourmandise est de manger un morceau de son prochain et le reste à l'avenant. On n'est pas nègre pour rien, après tout...

Ces noirs habitent des villages dissimulés dans la jungle ou les hautes herbes et fortifiés par des barrières et de grands abattis d'arbres. Leurs maisons sont des huttes en bois ou de branchages, recouvertes d'écorce ou de feuillages sur lesquels on étend souvent un couche d'argile. A l'intérieur, deux pièces : l'une sert de bergerie pour les chèvres et les poules, l'autre est l'habitation proprement dite. Dans le fond, un lit garni de peaux et d'herbages; dans les coins, des coffres pour serrer les pièces de cotonnade qui sont la monnaie de tout le pays

africain. Au mur les armes et le tambour de danse. Suspendues au plafond des patates, des bananes, des racines de manioc, des Calebasses contenant le vin de palmier et les provisions. Au milieu, le foyer : trois cônes d'argile qui portent la marmite dans laquelle on fera cuire la bouillie de maïs ou de manioc et les légumes : patates ou arachides.

Au centre du village il y a presque toujours une vaste case ou un hangar, qui est comme la maison commune où les réunions ont lieu et où, sous la présidence du chef, on entend les discours des orateurs publics; les noirs adorent parler devant la foule. De temples point, si ce n'est une petite case à toit bas où sont exposées quelques idoles ou amulettes informes; ce sont les fétiches de ces pauvres populations dont les croyances religieuses sont très restreintes et qui n'ont d'autres prêtres que leurs sorciers, des hommes rusés et souvent cruels, qui ont presque sur eux droit de vie et de mort.

Voilà en quelques mots une esquisse de l'Afrique équatoriale. Le tableau varie peu, moralement parlant, et le nègre se retrouve toujours à peu près, d'un bout à l'autre du pays, avec les caractéristiques que nous venons d'énumérer. Mais il y a autre chose que l'homme en Afrique; il y a les productions des différents règnes animal, végétal et minéral. Il faudrait des volumes pour décrire ces mondes et ces merveilles.

Quelle idée n'a-t-on pas d'une contrée où les forêts, les lacs et les fleuves sont peuplés d'animaux énormes, monstrueux, puissants!

Ici les éléphants s'avancent à travers bois, broyant tout sur leur passage; là les lions et les léopards s'en vont en chasse, mettant en fuite devant eux d'innombrables troupeaux de singes, d'antilopes, de zèbres et de gazelles; les buffles et les rhinocéros se précipitent tête baissée contre les caravanes marchant dans l'étroit sentier de la plaine. Et si l'homme, faible créature en face de ces monstres dévorants, ne déploie pas toutes les ressources de la prudence, tout à l'heure en traversant le cours d'eau, l'affreux crocodile le happera au passage ou l'hippopotame renversera d'un coup de tête sa fragile embarcation. Malheur à lui aussi s'il réveille ces milliers de reptiles suspendus aux arbres comme de hideuses lianes et se cachant dans la brousse! Malheur à lui s'il dérange ces légions de fourmis rouges ou noires qui remplissent les campagnes, construisant des maisons de terre glaise qui ont jusqu'à cinq et six mètres de haut!

Mais pendant que tous ces animaux s'agitent, répandant partout une vie intense, animant la nature jusque dans ses profondeurs, une autre vie se fait sentir à côté de la première, une vie massive elle aussi, colossale, mais paisible, silen-

cieuse et pourtant majestueuse et solennelle : la vie végétale.

Voici l'élaïs ou palmier à huile, la grande culture de l'avenir, le borassus, le cocotier; leurs superbes touffes de verdure, qui dominent orgueilleusement les productions d'alentour, étalent au plein soleil du jour leurs grandes feuilles d'un vert sombre, que le vent du soir agite languissamment comme des éventails.

Voici l'arbre à pain, l'arbre à beurre. Voici le géant des végétaux; le baobab, le plus ancien et le plus colossal des monuments organiques de notre planète : il tient parmi les arbres la place de l'éléphant parmi les animaux; il a été le témoin antique des déluges et des révolutions du globe; il atteint quelquefois un développement circulaire de vingt mètres!

Voici le bananier avec ses grandes feuilles ployées en forme de voiles de navire : l'arbre de la science, du bien et du mal, a-t-on dit, la providence nourricière des tribus africaines.

Voici la liane-caoutchouc, le boa végétal des grandes forêts, se traînant sur le sol, courant par bonds énormes à travers les sentiers des fauves, contournant les rochers, enlaçant les grands arbres, jetant des ponts d'une rive à l'autre des cours d'eau, s'enchevêtrant dans le réseau des racines et des broussailles.

Voici l'arbre acajou, le kola, — la noix précieuse, — le papayer qui est comme un énorme cierge, l'arbre à copal qui donne la gomme, le cotonnier, la canne à sucre, le manguier aux beaux fruits, le caféier, la plante de tabac; tout cela s'agit silencieusement, croît, vit, monte; c'est une fécondité prodigieuse.

Mettez le feu aux grandes herbes de trois mètres de haut, incendiez la forêt, vous avez d'admirables emplacements pour la culture du manioc, du maïs, du sorgho, des patates, des arachides ou pistaches.

Mais la forêt, la forêt africaine! qui redira ses splendeurs? qui comprendra, dans notre froide Europe, la mystérieuse colonnade des bois obscurs, les *taxus*, arbres qui s'élancent jusqu'à

une hauteur de 54 mètres, les câbles de lianes épais de 40 centimètres, les touffes d'orchidées et de fougères, les plantes sarmenteuses ensvelies dans le feuillage! Et ces fleurs éblouissantes, ces corolles rouges et jaunes, ces choux géants, ces amones neigeuses, ces grappes violettes, ces clochettes, ces thyrses, ces houppes dorées! Fouillis de tiges, de troncs, de ramures et de feuilles, voilà la forêt vierge du Congo.

Et sur nos têtes, dans la coupole épaisse de verdure, gambadent des milliers de singes et jacassent des armées de perroquets, ibis, perruches, oiseaux-soleil, tandis que les aigles, çà et là perchés sur une branche énorme, fouillent l'horizon d'un regard perçant....

.... C'est sur les bords d'un grand lac; la nuit est tombée. On entrevoit au-dessus des masses de verdure de la forêt prochaine, le long de la rive escarpée, les falaises à pic d'où les cascades tombent en gémissant. Le grand concert des fauves commence, le rugissement puissant du lion le domine et les hiboux jettent leur cri mélancolique à travers les espaces. Où sommes-nous? Est-ce dans un monde inconnu? Est-ce encore la petite planète qui nous porte? Tout est si différent de ce que nous savons, de ce que nous voyons!...

— Oui, c'est la terre, la terre promise, Français! la terre qui contient les trésors végétaux, la terre qui recèle en ses flancs les richesses minérales : le pétrole, le marbre, la houille, le fer, le cuivre, l'or; la terre qui prépare un sang nouveau à nos générations qui meurent d'anémie.

Et il faut nous dépêcher de le demander à cette terre, car nous arriverons peut-être trop tard. Or, un célèbre économiste nous l'a dit : « Dans cent ans la France sera une grande puissance africaine, ou une puissance de second ordre, quelque chose comme la Grèce ou la Bulgarie en Europe. »

UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

MADAME VIGÉE-LEBRUN

PAR CHARLES PILLET

Encore un magnifique livre d'étrennes. Dans cette collection des *Artistes célèbres* que publie la librairie de l'Art, il n'y a pas de figure plus intéressante, pour un public féminin, que celle

de cette portraitiste attitrée de Marie-Antoinette. Pour la faire aimer en même temps qu'admirer, il suffit de voir les deux portraits d'elle-même, qui sont au Louvre, dans l'attitude la plus charmante de l'amour maternel. Tous les grands seigneurs, toutes les belles dames, tous les princes du XVIII^e siècle voulurent être représentés par son pinceau; en France, à l'étranger

elle ne rencontra que des triomphes. M. Pillet a emprunté à ses Mémoires, un peu longs, tout ce qui était de nature à intéresser, en joignant des jugements d'un délicat connaisseur au récit d'une carrière à la fois glorieuse et sans tache.

Vingt gravures enrichissent ce beau volume in-4° (1).

L'ONDINE DE RHUIS

PAR PIERRE MAËL

Je ne sais si ma prédilection pour la partie sauvage de sa chère Bretagne, que M. Pierre Maël décrit avec tant de charme et de vérité, est en cause, mais aucun de ses précédents ouvrages ne m'a plu autant que *L'Ondine de Rhuis*. C'est beaucoup dire. Nos lectrices savent que ce peintre de mœurs maritimes n'en est pas à ses premiers succès. Peut-être a-t-on un peu abusé en littérature de la comparaison entre la femme décevante et l'Ondine, cette sœur des antiques Sirènes et des Nixes du Nord, si souvent funestes à ceux qui se laissent séduire par leurs chants et leur beauté. Mais le sujet est renouvelé grâce à des détails ravissants, et d'ailleurs on pourrait presque reprocher à la fidèle et candide Léna de ne justifier son surnom qu'à demi. S'il y a de méchantes ondines, il y en a aussi, paraît-il, de très bonnes, témoin celle dont le vieil Alain raconte l'histoire : ayant gagné son âme par une année de prières et de pleurs, elle mérita d'être baptisée et mourut en odeur de sainteté, après avoir donné le jour à la noble race dont sont sortis les premiers ducs de La Roche-Bernard. Cet Alain, Alain Le Godek, est l'une des figures les plus attachantes du récit de Pierre Maël, un des braves matelots qu'il

(1) *Mme Vigée-Lebrun*, par Ch. Pillet. Librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, 1 vol.

excelle à peindre, toujours jeunes de cœur en leur robuste vieillesse. Il a prédit à Léna que son cousin Paul, qui a dédaigné l'amour enfantin qu'elle lui offrait, reviendrait tôt ou tard, et le jeune lieutenant de vaisseau revient en effet, et il s'aperçoit que son indifférence d'autrefois n'a jamais été que du respect, le « respect de cette chose sacrée qui est l'innocence à sa première forme, l'enfance ». Il va sans dire qu'un mariage s'ensuivra, précédé de circonstances dramatiques, à l'excès peut-être, qui rappellent la légende de *L'Ondine de Rhuis* sauvée par l'amour, baptisée dans le sang (1).

MONTESQUIEU

PAR M. EDGAR ZÉVORT

Je m'adresse maintenant aux plus sérieuses d'entre vous, à celles que n'effrayera pas le nom célèbre d'un grand écrivain du XVII^e siècle, le nom de l'auteur de *l'Esprit des Lois*. Rassurez-vous d'ailleurs à l'avance, *l'Esprit des Lois* n'est servi qu'en tranches menues, dans ce volume d'extraits destinés à la jeunesse, mais à une jeunesse studieuse, la jeunesse des écoles. Vous aurez, pour vous dédommager de ce qu'elles peuvent avoir d'indigeste, une partie des *Lettres persanes*, qui vous sembleront certainement attrayantes et qui n'auraient pu vous être données sans ces amputations habiles faites par un critique éminent; il accompagne de commentaires, d'anecdotes, de détails biographiques l'œuvre ainsi découpée pour votre plus grand profit (2).

TH. BENTZON.

(1) *L'Ondine de Rhuis*, mœurs maritimes, par Pierre Maël. 1 vol. : 3 fr. 50. Dentu.

(2) *Montesquieu*, par M. Edgar Zévort, 1 volume. Lecene et Houdin.

CONSEIL

Lettre à une jeune fille sans mère



OUI, mademoiselle, c'est le grand malheur de votre vie d'être privée de cette affection si douce et si sûre, qui est en même temps l'appui, le conseil, la direction. Je comprends votre tristesse et le vide de votre cœur. Le temps adoucira la souff-

rance sans jamais l'effacer complètement, mais le vide ne sera jamais absolument comblé.

Cependant, c'est un grand principe de philosophie aussi bien que de religion, de ne pas regarder seulement ce qui nous manque, mais encore ce qui nous reste. Dieu place le remède près de la blessure : en rappelant à lui votre mère, il ne vous a pas seulement laissé un père très tendre, des frères que vous chérissiez, il vous a donné ce bienfait inestimable d'une tâche à remplir.

En échange de la confiance que vous témoignez à une amie inconnue qui y est très sensible, laissez-moi vous dire que là est le remède et la consolation à tout ce que vous souffrez. C'est cette tâche qui doit alléger votre deuil, remplir votre vie un peu désœuvrée, c'est elle surtout qui doit absorber toutes les forces vives de votre cœur et les élans de votre imagination.

Ne vous semble-t-il pas que votre mère elle-même vous l'ait indiqué, ce devoir qui, vous incombant à l'âge où d'autres ne connaissent pas le souci, vous revêt d'une grande dignité morale? Vous devez être *une autre elle-même*, vous devez tenir sa place près de ceux qu'elle vous a confiés, et sa place aussi dans la maison.

Votre père, dites-vous, est triste et peu expansif, excepté avec vous. Sachez distinguer les moments où il lui est doux et salutaire d'épancher son chagrin, et les moments où vous devez le distraire. Ce que vous lui direz l'intéressera toujours; un père, même frappé au cœur, peut toujours jouir par ses enfants. Tenez-le au courant de votre vie, essayez de donner un tour intéressant aux mille petites choses que l'affection commune sait relever, parlez-lui de vos lectures. Faites-le causer; prenez intérêt aux incidents de sa profession, un homme aime toujours à en parler s'il se voit écouté et compris. Interrogez-le sur ses souvenirs, faites-lui revivre son enfance, devenez familière avec les parents et les amis de sa jeunesse qui ne vivent plus ici-bas que dans son souvenir. Ne voyez-vous pas là tout un monde de nobles industries filiales pour distraire sa douleur et rendre sa vie moins triste?

Vous avez deux frères. Vous êtes, dites-vous, presque la mère du plus jeune; c'est très bien; aidez-le dans ses études, donnez-lui, non sous forme de conseils (vous ne sauriez les prodiguer), mais sous forme de causerie, des idées élevées et droites, écoutez avec un intérêt au moins apparent ses histoires de collège; lui aussi a besoin de gaieté et d'expansion.

Quant à votre frère absent, pourquoi n'auriez-vous pas avec lui une correspondance intime et douce, qui ferait planer sur lui l'esprit de votre mère, qui lui rendrait en quelque sorte la vie de famille dont il est si éloigné? Vous saurez plus tard l'influence purifiante qu'une sœur peut exercer même inconsciemment sur son frère.

Enfin, les soins du ménage doivent prendre

une part légitime de votre attention et de votre temps. Evoquez le souvenir de votre mère; en mémoire d'elle, imitez-la, faites régner autour de vous l'ordre, la propreté. Il y a là de longues heures à employer; puisque vous avez tant de loisirs, pourquoi n'en pas consacrer une part à ces humbles occupations qui font contre-poids aux fantaisies de l'imagination? Aujourd'hui, même les femmes très riches s'occupent de leur ménage, ~~elles~~ ne raccommoient pas leur linge, ce que je vous conseille très fort, elles travaillent à l'aiguille, concourent à l'ornementation de leur demeure, et ne dédaignent pas de descendre à la cuisine et de confectionner de leur main le plat favori du mari ou du père.

Vous lisez de bons livres. Si vous voulez contracter la bonne habitude de prendre des notes sur ce que vous lisez, il me semble que voilà bien des heures remplies et la journée très complète, sans qu'il reste grand-chose à l'imagination vagabonde, ni grande place à ces tristesses vagues qui sont absolument dangereuses et qui peuvent devenir fatales. Il y a trop de chagrins réels ici-bas, — et vous en avez votre part, — pour se laisser aller à ce vague du cœur et de l'esprit. Pourquoi du vague? Votre cœur a des affections et si vous voulez vous appliquer à aimer Dieu et sa volonté, son amour saura le remplir. Quant à votre esprit, le souci affectueux de ceux qui vous entourent, les soins matériels et les études saines et hautes, comme la lecture, les arts d'agrément, langue étrangère, peuvent suffisamment l'occuper.

Vous écrivez beaucoup, dites-vous. Avec votre trempe d'esprit ce peut être dangereux. Vous avez dû lire dans votre journal un article sur l'utilité qu'il y a à écrire son journal. Il faut préférer les pensées des autres aux vôtres, lisez des livres sérieux et copiez-en vos passages préférés.

Enfin, vous regrettez de n'avoir pas une amie. Ce pourrait être un grand bienfait ou un grand danger. S'il s'en présente une sur votre route, ne la choisissiez que telle que votre mère l'aurait aimée, — sage, pieuse, raisonnable et gaie, puisque vous êtes triste. Laissez-moi finir en vous disant que Dieu est un ami fidèle. Si vous l'appellez dans vos heures de tristesse, croyez qu'il vous répondra. Et votre mère n'est pas loin de vous; vivez en sa présence et sous son regard.

M. MARYAN.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Après la fatale bataille de l'Ecluse, Philippe VI fonda de ses propres deniers un hôpital destiné aux marins *narrés et inchaînés* dans cette journée et *qui ne pouvaient plus gagner vivres*. Cette fondation était située en la ville de Leure, en Normandie. Elle fut faite en l'an 1342. (FROISSART.)

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



ELLE était assise sur un fauteuil de bambou, dans une pose pleine de grâce de ce genre d'abandon nuancé de hauteur qui la caractérisait. Ses paupières étaient légèrement abaissées, et à travers ses yeux épais et foncés, ses yeux paraissaient toujours sombres.

Tandis que Nelly offrait des gâteaux, la conversation se poursuivait, très banale d'abord. La jeune fille se demandait si son cousin avait été surpris, ou s'il avait affronté volontairement la présence de la jeune femme. Peu à peu, cependant, leurs souvenirs communs l'emportèrent sur la réserve qu'ils montraient tous deux. Ils étaient trop polis pour s'isoler absolument dans ce genre d'entretien, et s'appliquaient à donner à M^{lle} de Sommerives et à sa nièce des éclaircissements suffisants pour qu'elles ne fussent pas bannies de la conversation. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne se laissaient aller franchement à ce charme délicieux des réminiscences. Ils apportaient non seulement de la réserve, mais une attention évidente, comme pour éviter des allusions délicates ou des sujets irritants. Elle était, elle, légèrement hautaine ou tout au moins indifférente, lui d'une politesse glacée.

Elle se leva enfin pour prendre congé. Elle insista gracieusement pour que M^{lle} de Sommerives vint voir ses fruits et ses serres, exprima l'espoir que Nelly prendrait part aux réunions qu'elle organisait à Granlieu, puis elle se tourna vers Hubert :

— Êtes-vous encore ici pour longtemps ?

— Je ne sais trop. Je m'y plais beaucoup, et des circonstances indépendantes de ma volonté pourraient seules me faire partir avant les premiers jours de septembre.

— Oh ! nous te garderons au moins pour l'ouverture de la chasse, dit vivement M^{lle} Sylvie.

— Et je serai charmée de vous voir accompagner madame votre tante à Granlieu, ajouta M^{me} Herrison d'un ton poli, mais sans empressement.

— J'aurai naturellement l'honneur de vous y rendre mes devoirs.

Ils se regardèrent un instant ; Nelly pensa qu'il y avait du défi dans leurs yeux. Mais, cette fois, elle ne lui tendit pas la main, même lorsque, l'ayant aidée à monter en voiture, il resta un instant, découvert, près du léger panier.

— Quelle aimable personne ! s'écria M^{lle} Sylvie lorsque le nuage de poussière soulevée par la voiture se fut dissipé. Elle paraît une femme de ménage tout à fait entendue.

— Qui donc ? demanda Hubert, sortant d'une rêverie qui ne semblait nullement agréable.

— Mais M^{me} Herrison, répondit Nelly en riant. Ma tante lui a donné des recettes et lui a fait visiter le potager, ce à quoi elle s'est prêtée de fort bonne grâce, je dois le dire.

Elle rit de nouveau en voyant les sourcils de son cousin soulevés en signe d'étonnement, et M^{lle} Sylvie répliqua vivement, tout en reprenant le chemin de la maison :

— Mais mon enfant, cela l'intéressait tout à fait... Vraiment, je me faisais une idée tout autre de cette jeune femme... Il est rare que les gens répondent à l'idée que nous nous en formons.

Hubert sourit sans répondre, et Nelly pensa qu'il y avait un peu d'amertume dans ce sourire.

VIII

Septembre était venu. Par une matinée calme, mais sans soleil, Nelly revenait lentement de la fabrique en suivant le cours de la rivière et en regardant distraitemment les eaux tranquilles dans lesquelles se reflétait la nuance d'un gris pâle des nuages qui flottaient au-dessus.

La veille, Hubert avait parlé de son départ, et la jeune fille avait retenu cette exclamation prête à s'échapper de ses lèvres :

— Déjà !

Elle cherchait, peut-être sans s'en rendre compte, à analyser l'impression que lui causait ce prochain départ, et remontait le cours des semaines qui venaient de se passer.

Sa vie paisible avait été changée au dedans et au dehors. La présence d'un homme jeune, intelligent, aimable, bien que d'humeur inégale, avait apporté une diversion vraiment agréable dans la vie d'anachorète qu'on menait à la Feuilleraie. Chacun en avait ressenti l'influence et le contre-coup. M. de Sommerives causait davantage ; son esprit, naturellement vif, s'animait au contact d'une intelligence masculine très cultivée et très au courant du mouvement moderne ; sa sœur était heureuse d'avoir à veiller au bien-être et au plaisir d'un hôte et d'un parent. En outre, si ses goûts et la nature de ses occupations la maintenaient d'ordinaire dans

des régions vulgaires, elle n'était nullement incapable de s'intéresser aux problèmes ardu de la politique ou aux questions brûlantes qui, de nos jours, ébranlent ou raffermissent les bases mêmes de la société. Enfin, Nelly n'avait pu manquer d'être profondément intéressée par ces conversations intelligentes, effleurant mille sujets intéressants, par ces récits qui lui rendaient familiers des pays étrangers et des habitudes originales. Hubert avait incontestablement apporté à la Feuilleraie une intensité de vie dont la plus jeune habitante devait naturellement jouir plus que les autres.

Ce n'était pas tout. Pendant ces derniers quinze jours, sa vie extérieure avait subi un changement inattendu, elle avait entrevu un coin du monde dans l'élégant château où M^{me} Herrison avait fréquemment réuni, en outre des paisibles châtelains du pays, une petite société à la fois gaie et brillante d'Américains et de Parisiens.

Les trois ou quatre fêtes auxquelles sa tante, fascinée par la belle jeune femme, avait insisté pour la conduire, et auxquelles Hubert l'avait naturellement accompagnée, avaient été pour elle la révélation de beaucoup de choses nouvelles. Quelques-unes de ces choses l'avaient choquée, d'autres l'avaient ravie, comme la présence d'un poète en renom et celle d'un artiste célèbre qui parlait de l'art en termes aussi éloquents que les traits de son pinceau. Une *authoress* américaine eut moins le don de lui plaire. Cette femme illustre, dont les ouvrages tiraient des larmes tant ils exprimaient avec un charme pénétrant les joies et les dévouements de la famille, avait quitté depuis plusieurs mois ses huit enfants qu'une gouvernante élevait tant bien que mal à sa place, pour parcourir l'Europe en compagnie d'amis très lancés.

Il y avait donc à Granlieu des éléments de plaisir extrêmement variés. Les voisins de campagne y étant conviés, M^{lle} Sylvie s'y refaisait un petit cercle familial. M. de Sommerives jouissait à la fois de l'ancien et du nouveau, c'est-à-dire des vieux amis et de la gaieté des hôtes. Nelly eût passé tout à fait inaperçue parmi ces derniers, s'il n'y avait eu dans son naturel parfait et sa simplicité même, quelque chose d'original, tellement différent de tout ce qu'ils voyaient d'ordinaire et de ce qu'ils étaient eux-mêmes, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de la regarder curieusement, à la manière d'une énigme. La première fois, elle avait vu d'un coup d'œil ce qui, dans son extérieur, était en désaccord trop absolu avec la mode, et elle s'était promptement mise au diapason, non de l'extranéité déployée autour d'elle, mais de ce qu'un milieu aussi élégant pouvait rigoureusement exiger d'harmonie. Ce furent des modifications insignifiantes, dont Hubert saisit l'en-

semble sans constater les changements de détail. Il examina d'un coup d'œil connaisseur sa très simple robe blanche, la fleur piquée au corsage, la coiffure non transformée, mais légèrement modifiée, et dit avec un sourire, en s'adressant à M^{lle} Sylvie :

— Votre nièce vous fait honneur, ma tante, elle est tout à fait en beauté, ce soir.

— Mon cousin se moque de moi, dit Nelly, rougissant légèrement.

M^{lle} Sylvie mit ses lunettes, et regarda attentivement la jeune fille.

— Mais elle est habillée absolument comme lundi dernier, mon cher enfant, sauf la rose qu'elle a remplacée par une verveine.

Hubert sourit, et ne chercha pas davantage à expliquer son impression.

Il conservait d'abord à Granlieu une nuance de froideur, tandis que, changeant sa tactique, M^{me} Herrison devenait aimable et prévenante, supportant ou respectant sa réserve et même ses boutades, comme les inégalités d'un ami de la maison à qui tout est permis. Les égards qu'elle laissait percer vis-à-vis de lui influèrent naturellement sur les manières de ses hôtes; comprenant qu'il était, pour une raison ou pour une autre, l'objet de son attention, ils firent comme elle, et Hubert se trouva en butte à des avances de toutes sortes. Comme il y avait quelques personnes vraiment distinguées à Granlieu, il s'y montra sensible, et, peu à peu, reprit avec M^{me} Herrison des manières aisées, plus aimables. Nelly s'intéressait vivement à cette transformation. Elle avait souvent pensé que son cousin avait aimé la jeune femme, et que le mariage dont il parlait avec tant de sévérité et d'amertume avait dû détruire ses rêves d'avenir. Cette hypothèse expliquait la froideur qu'il lui avait d'abord montrée; mais le changement graduel de ses manières impliquait alors un changement dans ses sentiments. Quoi d'étonnant à ce que M^{me} Herrison eût repris son ancien empire, à ce que, la retrouvant libre et se voyant l'objet de son attention très évidente, il se laissât reprendre aux liens anciens?

Où, c'était très vraisemblable, et Nelly s'irritait un peu de ne pas être satisfaite de la solution qu'elle entrevoyait. Elle constatait toutes les qualités élevées de son cousin, elle jouissait de sa société, elle croyait pouvoir, à un moment donné, s'appuyer sur lui. N'était-ce pas heureux de penser qu'il pouvait habiter près de la Feuilleraie, au moins pendant une partie de l'année, qu'il animerait encore leur vieille maison, et que son avenir à lui serait fixé heureusement et brillamment, qu'il épouserait une femme aussi intelligente que belle, pouvant, par sa situation et sa fortune, lui procurer, avec des relations élevées, un genre de vie agréable et toutes les jouissances qu'entraîne l'argent?

Certes, c'était là un rêve brillant, et Nelly, qui avait toujours cherché le bonheur des autres, s'étonnait de ne pas se réjouir plus sincèrement.

— Oui, elle est très belle, très spirituelle, et elle est peut-être bonne, pensait-elle. Pourquoi m'inspire-t-elle cet éloignement? Serait-ce parce qu'elle possède tous les dons brillants dont je suis dépourvue, ou parce que l'histoire de son premier mariage arrête et glace ma sympathie?

Quoi qu'il en fût, M^{me} Herrison se montrait extrêmement gracieuse pour elle. Hubert prenait un soin très discret, presque inaperçu, mais très réel, qu'elle ne fût point abandonnée dans ce milieu un peu hétérogène. Mais la partie jeune de la société de Granlieu ne l'adoptait jamais très franchement. Ces jeunes gens très occupés de sport, ces jeunes filles très lancées, expertes en toilettes, connaissant les pièces nouvelles et même les romans discutables, ne prenant de la vie que son côté brillant, amusant, frivole, n'avaient aucun point de contact avec cette personne tranquille et sérieuse, qui pouvait écouter sans ennui les longues histoires des vieillards, qui se résignait sans dépit à être un peu oubliée, qui savait cependant comprendre les théories du peintre et les rêveries du poète, et dont on racontait de si étranges histoires de sœur de charité. C'était donc, avec les voisins de campagne qui recherchaient en elle une aimable jeune amie, l'élite de cette petite société qui se trouvait portée vers cette nature originale à force de simplicité. Mais, même dans les conversations relativement sérieuses que Nelly avait à Granlieu, quelque chose lui gâtait son plaisir : c'était ce quelque chose de convenu, de factice qui recouvre un fond de rivalités, de jalousies, d'envies mesquines, de petites passions vulgaires; — c'était surtout ce culte à peine dissimulé de l'argent, qui est, hélas! la note dominante de notre époque, et qui fausse la justesse des sentiments, fait dévier les principes, et ôte même à une société toute empreinte élevée et originale.

Nelly résumait en elle-même toutes ces impressions en suivant le bord de la rivière. Le départ de son cousin allait changer tout ce courant d'idées et d'habitudes nouvelles. M^{me} Herrison ralentirait son empressement quand Hubert ne serait plus là; quel intérêt aurait-elle à recevoir deux vieillards depuis longtemps retirés du monde et une jeune fille dénuée des talents qui s'imposent, ne connaissant même pas ce langage léger et futile des salons qui ne se parle et ne s'entend qu'entre initiés? Le regretterait-elle? Non; si quelques physionomies lui avaient paru sympathiques dans ce milieu, si elle était capable de jouir de certains plaisirs délicats, comme de la musique, des lectures, des comédies de salon, des conversations spiri-

tuelles, tout cela lui était gâté par cette impression qu'elle éprouvait de se sentir étrangère dans ce monde-là. Elle comprenait que l'harmonie n'était que de surface et que tout y froisserait ses idées et ses délicatesses. Et, en outre, si le luxe intelligent de Granlieu avait pour elle un côté artistique qui forçait l'admiration, elle vivait trop constamment au milieu des ouvriers et des pauvres, pour ne pas déplorer ce que ce luxe avait d'exagéré, d'excusif, en face de besoins inassouvis et de souffrances navrantes.

Mais sa pensée ne s'arrêtait pas à ces reminiscences. Une question, toujours la même, lui revenait à l'esprit : pourquoi Hubert parlait-il? Car depuis quelques jours il ne parlait plus de M^{me} Herrison, et ce silence semblait indiquer qu'il y avait en lui un apaisement à son égard, qu'il oubliait les torts ou les faiblesses qu'elle avait eus, qu'il se laissait gagner ou regagner par son charme presque irrésistible. S'il entrevoyait la possibilité de renouer les liens brisés (toujours dans l'hypothèse que ces liens avaient existé), ne devait-il pas être enivré par cette double perspective de bonheur et de situation? Pourquoi, en ce cas, ne pas céder aux instances de son oncle et de sa tante, qui lui demandaient de prolonger son séjour près d'eux?

Comme elle arrivait au petit village, elle aperçut le panier de M^{me} Herrison, arrêté sur la place. Elle allait prendre un chemin de traverse, désirant instinctivement l'éviter, lorsqu'une petite fille de douze ou treize ans l'aborda en larmes.

— Ah! mademoiselle, ma mère m'envoie après vous! Mon petit frère a des convulsions, et elle dit que vous devriez venir bien vite, bien vite.

Les joues de l'enfant étaient marbrées de larmes.

— J'y vais, ma pauvre Marie, mais il faut te calmer et ne pas affliger ta mère... Tu peux te rendre utile, cela vaudra bien mieux que de te désoler... Fais chauffer de l'eau, nous donnerons un bain au cher petit, et ne pleure pas si fort; ne sais-tu pas que le bon Dieu peut le guérir?

— Oui, mais il peut aussi en faire un ange, dit l'enfant en sanglotant.

Nelly avait pressé le pas et pris une ruelle étroite, bordée de petites maisons basses, presque toutes délabrées. Celle où elle pénétra était une des plus pauvres. Un mauvais buffet et deux ou trois grabats meublaient la chambre, qui, n'ayant point de plancher, était humide et malsaine. Dans un coin, une femme pleurait, retenant d'une main un enfant immobile et raidi, tandis que de l'autre elle cachait son visage, pour ne pas voir ses traits convulsés.

— Jeanne, pouvez-vous ainsi vous décourager! s'écria Nelly, courant à l'enfant.

— Mademoiselle, je ne veux pas le voir mourir! balbutia la pauvre femme en sanglotant.

— Mais il faut le soigner, alors !

Nelly approcha un tabouret, prit le pauvre être, qui vraiment agonisait, et, ôtant rapidement ses langes, commença des frictions.

— Vous avez là de l'eau... Vite, vite, il faut le baigner... Marie, cours demander aux sœurs des sinapismes...

Une ombre d'espoir parut sur le visage de la mère pendant qu'elle suivait des yeux les soins intelligents prodigués au pauvre bébé. Mais il était trop tard ou le mal était incurable, il ne reprenait pas connaissance.

— Il faudrait un médecin, murmura Nelly.

Déposant sur les genoux de la mère ce petit corps déjà semblable à un cadavre, elle s'avança dans la ruelle, cherchant des yeux quelque messenger qu'elle pût envoyer à la ville. M^{me} Herrison passait à ce moment, se dirigeant vers sa voiture.

— Mademoiselle Dayre ! Je suis charmée... Mais qu'est-il arrivé ? Vos traits sont altérés, vous êtes sans chapeau ?

— C'est un pauvre bébé qui se meurt... Je crois bien que tout est inutile, mais si l'on pouvait avoir un médecin, ce serait une consolation pour la mère.

Quelque chose d'indéfinissable contracta le visage de M^{me} Herrison.

— Où demeure le médecin ? demanda-t-elle brièvement.

— A la ville, hélas ! Il faudrait aller à la fabrique pour trouver un messenger.

La jeune femme fit un signe au valet de pied, qui l'attendait debout à quelque distance.

— Voulez-vous expliquer à mon domestique où demeure le docteur ? La voiture le ramènera.

— Oh ! que vous êtes bonne ! s'écria Nelly avec un élan sincère.

Elle donna des instructions rapides au valet de pied, puis, comme le panier s'éloignait, elle revint vers M^{me} Herrison.

— C'est bien bon à vous. Mais pourrez-vous faire le trajet à pied, ou voulez-vous attendre la voiture à la Feuilleraie ?

M^{me} Herrison était pâle et semblait en proie à une indécision pénible.

— Je voudrais voir l'enfant, dit-elle d'un ton presque timide.

— C'est un triste spectacle, répondit Nelly. Le pauvre petit est perdu, je le crains... La mère m'attend, je retourne près d'elle... Pardonnez moi...

Elle franchit de nouveau le seuil de la porte et reprit doucement le petit moribond, dont la respiration rauque annonçait, hélas ! les dernières luttes de l'agonie.

Une ombre s'interposa entre elle et la lumière : M^{me} Herrison entra à son tour dans la pauvre maison.

Elle hésita un instant et, en effet, il y avait

un tel contraste entre ses habitudes de luxe et l'horrible dénuement de cette demeure, que la surprise et la répugnance pouvaient l'arrêter. Elle entra cependant, et la mère, que secouaient des sanglots, leva sur elle un regard indifférent.

La petite Marie pleurait bruyamment aussi. Nelly l'appela.

— Il est temps d'aller chercher ton père... Dis-lui bien doucement que le pauvre petit est plus mal...

Et, s'approchant de la femme, elle posa doucement l'enfant sur ses genoux.

— C'est à vous à le garder, Jeanne, pendant que le bon Dieu vous le laisse encore... Il ne souffrira plus bientôt, votre cher petit... C'est son seul combat, il ne connaîtra jamais le chagrin qui vous déchire le cœur...

Elle s'agenouilla à côté de la mère, dont les sanglots secouaient le pauvre bébé serré contre elle, et leva les yeux vers M^{me} Herrison, debout près d'elle. Les traits de la jeune femme étaient horriblement bouleversés, et une lumière se fit dans l'esprit de la jeune fille.

— Vous avez perdu un enfant ? murmura-t-elle avec une compassion infinie et une sympathie soudaine.

M^{me} Herrison fit un signe affirmatif ; Nelly n'osa lui adresser aucune question, mais elle regarda avec émotion.

— Il était plus petit que le vôtre, dit enfin la jeune femme, s'adressant d'une voix altérée à la pauvre mère qui, elle aussi, levait sur elle des yeux pleins d'intérêt douloureux. Il avait quelques mois seulement...

— L'enfant qu'on perd n'a pas d'âge, murmura la femme, étouffant un sanglot et se penchant sur le bébé qui agonisait sur ses genoux. Je pleure celui-ci comme je pleurerais mon aîné... On ne peut pas les oublier...

M^{me} Herrison avait un de ces teints dont la blancheur mate semble échapper à toutes les émotions. Cependant, une rougeur brûlante couvrit ses joues, et elle regarda involontairement Nelly qui, elle, baissa les yeux.

« On ne peut pas les oublier... » Peut-être, en ce moment où l'instinct maternel reprenait ses droits, au contact d'une douleur sincère, se disait-elle qu'elle n'avait connu la valeur de son trésor qu'après l'avoir perdu, et peut-être aussi pensait-elle que le souvenir de l'enfant, passionnément pleuré, s'était évaporé comme un parfum subtil au milieu des choses vaines et frivoles qui remplissaient sa vie.

Elle comprit instinctivement que Nelly ressentait un peu d'étonnement au milieu de sa compassion : nul étranger ne se serait douté, certes, qu'elle avait souffert cette suprême épreuve, qu'elle avait mis au cercueil un de ces petits êtres « qu'on n'oublie pas », ainsi que le disait naïvement l'ouvrière. Non, on ne les

oublie pas, mais le bruit de la vie couvre souvent les voix d'outre-tombe, et les cœurs faibles et avides de joie secouent ou bien ensevelissent profondément la douleur qui marquerait la vie d'un sceau austère, mais béni.

En ce moment, le souvenir s'éveillait. M^{me} Herrison s'agenouilla, prit la main froide du petit moribond et, à travers ses larmes, suivit avec angoisse les dernières contractions qui passaient sur son visage...

La mère, éperdue, faisait taire ses sanglots pour entendre les faibles soupirs qui révélaient encore un souffle de vie. Mais la petite bouche restait entr'ouverte, la paix descendait sur la figure convulsée, une ombre de sourire sembla s'y jouer... Nelly, les yeux pleins de larmes, s'approcha et baisa pieusement l'enfant.

— C'est fini?... Oh! mademoiselle Nelly, ne dites pas que c'est fini! s'écria la pauvre mère en sanglotant.

— Il est heureux, oh! si heureux maintenant! dit la jeune fille que l'émotion brisait. Donnez-moi, chère femme... Ne vous souvenez-vous pas que je l'ai habillé pour son baptême?... Laissez-moi lui faire sa dernière toilette...

La mère n'avait plus la force de résister. Elle pleurait abondamment, serrant machinalement contre elle sa fille qui sanglotait, et cherchant instinctivement la sympathie dans le regard de cette autre mère qui, sombre et frémissante, se tenait debout près d'elle.

Quand le père, prévenu trop tard, entra avec son fils aîné, le bébé, vêtu de blanc, reposait sur le lit de sa mère, et Nelly, après quelques paroles affectueuses, sortit, suivie de M^{me} Herrison.

Celle-ci gardait, en s'éloignant, un silence qui embarrassait sa compagne. Il semblait étrange de ne rien lui dire, et cependant il était difficile de rompre ce silence, qui cachait sans doute une violente émotion. Nelly se rapprocha timidement.

— Combien je regrette que vos tristes souvenirs aient été ainsi ravivés!

La jeune femme la regarda, rougit, et détourna les yeux pour cacher une sorte d'irritation.

— Je déteste qu'on me plaigne, dit-elle avec une violence à peine contenue.

Nelly tressaillit, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh! je sais combien la compassion est impuissante!... Je sens qu'une mère seule peut comprendre de telles douleurs...

M^{me} Herrison parut confuse de l'espèce d'emportement auquel elle s'était abandonnée. A ce moment, elle aperçut sa voiture revenant avec le médecin, — trop tard, hélas! — et elle tendit la main à la jeune fille.

— Il faut me pardonner si je suis rude, dit-

elle avec effort. Je ne suis pas comme les autres, et ce qui leur plaît et les console me blesse...

— Oh! je ne vous en veux pas!...

Ce fut tout ce qu'elle put dire, M^{me} Herrison s'était déjà éloignée d'un pas rapide.

IX

Nelly ne rentra ce jour-là que pour le repas du soir. La lampe était déjà allumée. M^{lle} Sylvie s'était rapprochée de la table et tricotait activement, ne semblant avoir au monde d'autre souci que de voir allonger son bas de laine grise. M. de Sommerives et son neveu se tenaient debout à la porte-fenêtre ouvrant sur le jardin, admirant les teintes de pourpre et d'opale que le soleil avait laissées après lui, et qu'on voyait à travers les branches légèrement dépouillées.

Hubert se retourna vivement au bruit des pas de sa cousine, et M. de Sommerives se rapprocha de la table.

— Où donc étais-tu, enfant? Il me semble que je n'ai pas entendu ta voix de toute la journée.

— Nelly a passé plusieurs heures chez les pauvres Salmon; leur dernier enfant est mort, dit M^{lle} Sylvie d'un ton de compassion.

— Oui, Salmon est venu me le dire; il pleurerait, le pauvre homme, quoique ces petits qui s'en vont ainsi soient bien heureux...

— Vous étiez là, Nelly? demanda Hubert, s'approchant à son tour de la jeune fille, qui ôtait son chapeau et lissait distraitement ses cheveux.

Elle fit un signe affirmatif, et il reprit, secouant la tête :

— Il me semble que ces émotions-là ne vous conviennent guère; vous êtes pâle, cousine Nelly.

— Comment pourrait-on voir sans souffrir la douleur de ces pauvres gens?

— Mais pourquoi en être témoin? Ne pourriez-vous vous borner à leur exprimer votre sympathie en envoyant des secours? Je pense que c'est, après tout, sous cette forme qu'ils y sont le plus sensibles.

— Détrompe-toi, Hubert, dit vivement M^{lle} Sylvie. Annette Salmon a des sentiments très délicats, et quoiqu'elle se soit montrée reconnaissante du bouillon et de l'argent que je lui ai apportés, mon offrande n'a certes pas touché son cœur comme la couronne de fleurs venue de Granlieu.

Le visage d'Hubert exprima un étonnement auquel Nelly eût trouvé un côté comique s'il se fût agi de choses moins tristes.

— Une couronne venue de Granlieu! Voulez-vous dire que M^{me} Herrison a envoyé des fleurs à cette femme?

— Oui, et des fleurs comme son jardin et ses serres en produisent seuls dans le pays.

— Et savez-vous quel est le prétexte de cet étrange caprice ? demanda Hubert, de plus en plus surpris.

— Nelly vous le dira mieux que moi ; je n'ai pas bien compris les paroles entrecoupées de sanglots de la pauvre Annette... Nelly, tu es dans les nuages, ce soir... A quel propos M^{me} Herrison a-t-elle eu cette attention ?

Nelly leva les yeux et rencontra le regard de son cousin.

— Si fantasque que soit votre voisine, reprit celui-ci, et si capable que je puisse la croire d'une folle ostentation, je ne puis m'expliquer qu'elle dévaste ses serres pour une mendicante.

— Vous la jugez mal, Hubert ; elle n'a fait preuve ni d'ostentation, ni de caprice... Un triste hasard l'a rendue témoin de la mort du pauvre petit, et cette scène lui en a rappelé une autre poignante : elle aussi a perdu un enfant.

— Elle a été mère !...

Ce mot s'échappa des lèvres d'Hubert avec une sorte de stupéfaction. Il reprit presque aussitôt avec une pointe d'ironie :

— Le temps a sans doute fait son œuvre ; elle semble avoir dominé ses regrets.

— Ne le croyez pas, Hubert, dit vivement Nelly. J'ai appris aujourd'hui ce que j'ignorais ou ce que je savais mal : c'est qu'on peut porter une blessure secrète, la déguiser sous des sourires et en souffrir amèrement, cependant, lorsqu'un contact quelconque réveille ce qu'elle a d'aigu.

— Et pourquoi cacher si soigneusement une douleur si sacrée, si respectable ? Quel devoir force M^{me} Herrison à étouffer ses regrets sous le bruit des fêtes et sous un renom d'excentricité ?

— Elle semble jalouse de son chagrin ; même ma sympathie l'a involontairement irritée... D'ailleurs, elle est jeune, belle, adulée, et elle ressent peut-être ce besoin impérieux de vie et de distraction qui ne calmerait pas mes chagrins, à moi, mais qui les endort chez certaines natures.

Il y eut un silence, puis Hubert reprit avec une inflexion presque attendrie :

— Vous êtes essentiellement bienveillante, Nelly ; quand on juge à travers vos impressions, on est vraiment tenté de voir l'humanité moins laide.

— Comment, Hubert, s'écria M^{lle} de Sommerives, étonnée, est-il possible que tu sois prévenu contre notre voisine ? Elle aime à s'amuser, c'est vrai ; mais elle est au fond très charitable, et, sans qu'on s'en doute, elle en remontrerait à un grand nombre de nos châtelaines comme femme de ménage.

M. de Sommerives se mit à rire, et Hubert baisa la main de sa tante.

— Vous êtes comme Nelly, dit-il d'un ton

demi-sérieux, demi-amusé. A vous deux, vous me feriez juger moins sévèrement M^{me} Herrison... Croyez-vous vraiment, Nelly, que cette femme ait du cœur ?

Nelly ne répondit pas immédiatement. Pourquoi ressentait-elle une sorte d'angoisse en rencontrant les yeux gris d'Hubert pleins d'un intérêt inaccoutumé ? Pourquoi voulait-il connaître son opinion sur M^{me} Herrison ? Pourquoi hésitait-elle à répondre, comme si quelque chose de grave eût dû résulter de ses paroles, et pourquoi enfin avait-elle vaguement conscience d'être généreuse en se montrant sincère ?

Elle laissa Hubert regarder ses yeux tranquilles, sachant bien qu'elle était maîtresse d'elle-même, et sûre qu'il n'y verrait pas même la trace des impressions étranges, intimes, mais si profondes et si mystérieuses qu'elle ne s'expliquait pas même dans le secret de son âme.

— Oui, dit-elle au bout de trois ou quatre secondes, je crois que M^{me} Herrison a du cœur. Je l'ai vue souffrir comme les gens légers ou égoïstes n'en sont pas capables... Sa vie n'a ni direction, ni but ; mais je suis sûre, cousin Hubert, qu'elle est capable de s'attacher profondément et de donner du bonheur à ce qu'elle aime.

Il sourit sans répondre.

M. de Sommerives posa la main sur les cheveux de sa nièce.

— Cette enfant-là, dit-il, est pétrie de sympathie ; tout ce qui souffre la conquiert.

— C'est que la souffrance n'est pas seulement pour moi un sujet de compassion : je la crois si sacrée, si féconde, que j'aime ceux qui sont capables de la ressentir, parce que je les crois capables d'en profiter... Mais nous restons là à causer, et l'heure du dîner a sonné... Tante Sylvie, laissez votre tricot, je vais préparer la table...

Elle aidait chaque jour à disposer le couvert. Les domestiques étaient vieux pour la plupart, et Hubert avait découvert depuis longtemps que chacun d'eux comptait sur elle pour remplir une part de sa tâche. Il aimait à la voir aller et venir, active, mais jamais bruyante, multipliant ses labeurs sans avoir l'air de se hâter. Quelque besogne qu'elle accomplît, elle prêtait à tout ce qu'elle touchait la grâce tranquille dont toute sa personne était imprégnée. M. de Sommerives, qui avait un faible pour l'antiquité, avait volontiers recours à toutes les comparaisons sacrées ou profanes qui lui paraissaient d'accord avec cette activité sans recherche, mais sans vulgarité, tantôt l'appelant Rebecca ou Rachel, tantôt évoquant le souvenir d'Hébé et de Nausicaa. Il excitait ainsi la surprise de sa sœur, qui ne comprenait pas qu'on pût rêver à de pareilles choses, parce que Nelly, comme une bonne enfant qu'elle était, dressait la table, ser-

vait les repas, trayait au besoin les vaches, et repassait les fichus de sa tante et les bonnets à dentelles de la vieille cuisinière.

M. de Sommerives trouvait plus d'écho chez Hubert qui, lui, crayonnait souvent, sur un album mystérieux, et sans que Nelly s'en doutât, cette gracieuse figure, la vie et le charme de la vieille demeure.

Ce soir-là, elle le vit glisser l'album dans sa poche, et dit en riant :

— Il faut que vous dessiniez bien mal, cousin Hubert, pour refuser ainsi de nous montrer vos œuvres. Vous avez dû croquer le château sous tous ses aspects.

— En effet... Vous examinerez mes dessins plus tard, quand ils seront revus et corrigés. Ceci est une collection d'ébauches au milieu desquelles je puis seul me reconnaître.

— Hubert dessine fort bien, dit M^{lle} Sylvie. J'ai vu de lui tout un album chez M^{me} Herrison; demande à le feuilleter quand tu iras à Granlieu, Nelly, tu t'y connais mieux que moi, et ces vues d'Amérique t'intéresseront.

— Je n'y manquerai pas. Ah! cousin Hubert, que vous êtes mystérieux! Quel malheur que je découvre vos talents si tard! Je vous aurais mis à contribution...

Elle avait parlé un peu étourdiment, mais elle s'interrompit en voyant sur le visage de son cousin un nuage de contrariété évidente, une contrariété plus intense que celle qu'il manifestait lorsqu'il s'agissait de la fabrique.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle en souriant, je plaisantais, c'est bon pour moi de faire du dessin industriel...

— Ce n'est pas cela, Nelly; mais il me serait désagréable que vous vissiez de mauvais dessins que M^{me} Herrison aurait dû brûler... Si vous tenez absolument à voir mes œuvres, j'ai ici des aquarelles que je vous remettrai demain; elles sont peut-être moins indignes de votre attention.

— Vous êtes un mystérieux, Hubert, et je vous en veux de ne pas nous avoir fait part de vos talents. Je vous rappellerai votre promesse dès demain...

Malgré l'entrain de M. de Sommerives, la conversation fut languissante, ce soir-là. Nelly s'efforçait en vain de dominer une vague tristesse, qu'elle cherchait à attribuer aux scènes pénibles dont elle avait été témoin ce jour même; Hubert était visiblement préoccupé, et les deux vieillards sentaient peser sur eux l'ombre de son prochain départ; avec le genre de vie et les absences auxquels l'obligeait sa carrière, Hubert reviendrait-il à la Feuilleraie avant qu'eux-

mêmes la quittassent pour le voyage dont on ne revient pas?

Le lendemain, le petit enfant d'Annette fut conduit au cimetière. Sur l'étroit cercueil était placée, au grand étonnement des voisins, une couronne de fleurs blanches comme leurs yeux n'en avaient jamais vu dans les jardins du village; Nelly suivit pieusement le convoi. Elle s'était fait un devoir de se mêler à la vie de tous les pauvres gens qui l'entouraient, et sa présence leur semblait une douceur, qu'il s'agît de pleurer avec eux ou de se réjouir de leurs rares bonheurs. Elle resta dans le cimetière après que la pauvre mère en larmes se fut éloignée. Elle erra parmi les croix qui lui retraçaient des noms familiers, puis revint près de la fosse déjà comblée, sur laquelle on avait placé les fleurs de Granlieu. Hubert se tenait debout à quelque distance.

— Voyez l'admirable couronne... on n'eût pu en faire de plus belle... C'est vraiment une pensée délicate...

Il la regarda un instant, et, sans répondre, désigna l'espace qui s'étendait autour d'eux; un carré de terre tout planté de croix blanches et bleues.

— Vous avez dû connaître la plupart de ces petits, Nelly, dit-il avec une émotion contenue. Je suis sûre que presque tous ont reçu vos baisers, et que de là-haut ils vous sourient comme à une amie.

Elle le regarda avec un peu de surprise, et ses yeux devinrent humides.

— Oui, ce cimetière est pour moi un lieu familier, plein de souvenirs et aussi d'espérance... Ah! si vous pouviez savoir quelles racines a ma vie dans ce village, et quel brisement ce sera un jour pour moi de le quitter!

— Si vous partez d'ici, ce sera avec un mari, je suppose, c'est-à-dire, ayant au cœur une affection dont les promesses parleront plus haut et surtout plus doucement que vos souvenirs et vos regrets.

Cela ne ressemblait pas à Hubert de parler ainsi. Nelly se sentit surprise et involontairement émue, mais elle secoua la tête.

— Je ne quitterai ce pays que quand Dieu aura appelé à lui mon oncle et ma tante. Et encore! Peut-être me sera-t-il donné d'y trouver un coin bien modeste pour y vivre en paix.

— Nos parents désirent votre bonheur, Nelly.

— Et mon bonheur sera d'être près d'eux tant qu'ils me seront laissés.

Il y eut un silence.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LE LÉPREUX

(Conte du Moyen âge)



I

ON Dieu ! que c'est beau le réveil du jour et le réveil du printemps dans la forêt !... Une émeraude naît au cœur de chaque bourgeon qui éclate ; dans chaque goutte de la rosée, c'est un diamant qui scintille... Que de dia-

mants !... Il y en a au fond de tous les calices, dans le pli de chaque brin d'herbe... Il en tremble à tous les pétales des fleurs sauvages. Plus belle et

plus riche qu'une reine, la nature revêt ses atours de fête et, pour célébrer le renouveau, c'est une universelle chanson qui s'échappe de tous les nids perdus dans la ramée fraîche éclos.

Ne demandez ni au riche, ni à l'heureux s'ils ont joui jamais de cette fête... Leur cœur, saturé de plaisirs, l'ignore ; mais c'est la fête des déshérités, et celui qui souffre, toujours seul, sent son âme comprimée se dilater à cette immense et intangible joie.

Le lépreux s'est traîné hors de sa cellule, misérable baraque de planches à peine jointes, plantée entre quatre grands chênes qui, eux, géants pitoyables et bons, ne lui ont jamais mesuré leur ombre protectrice.

Sa face terreuse, masque livide d'un mort vivant, s'éclaire d'un fantôme de sourire... Oui, ces pauvres lèvres tuméfiées, bleuies, ulcérées, avec des fissures saignantes aux commissures, savent encore le divin sourire.

Il reste donc une jouissance à ce malheureux, aux trois quarts trépassé, qui voit la terrible faux du Temps attaquer sans relâche, l'une après l'autre, ses articulations.

Il jouit de ce que Dieu a fait de plus exquis au monde ; d'ailleurs, c'est pour les plus souffrants que Dieu l'a fait.

Son regard se pose, charmé, sur l'églantine rosée que reflète, — miroir liquide, — l'eau courante du ruisseau, et cette contemplation ne

le rend pas jaloux... Il ne songe pas que sa beauté s'est à jamais flétrie, semblable à la fleur d'hier qui pend, desséchée, au bout de la branche.

Il écoute, l'oreille avidement tendue, le concert qui s'élève de tous les petits abris de mousse et d'herbe sèche, chaudement, patiemment duvetés ; nulle amertume n'emplit son cœur. Lui, sans foyer, sans famille, esseulé pour le reste de ses jours, il n'en veut point aux gais habitants de sa solitaire patrie, de ce que, plus fortunés que lui, ils aient un si doux nid.

Sur la mousse, frais et moelleux tapis de velours, il étend ses membres exsangues couverts par places de larges taches grisâtres, sanieuses, au reflet ardoisé.

Ses doigts, qu'agite le sénile tremblement des êtres épuisés, ont laissé échapper le bâton sur lequel s'appuyait sa marche chancelante.

A la fois heureux et lassé, le lépreux reste là, sous le soleil que tamisent les petites feuilles vertes et menues qui viennent de pousser aux branches rouges de sève ; les rayons tièdes et lumineux qui l'enveloppent le pénètrent, le réchauffent, lui rendent l'illusion de la santé enfuie sans retour.

O soleil d'avril, qui ramènes aux arbres morts la sève bouillonnante, les bourgeons d'où s'élancent les feuilles pressées avec une hâte d'écoliers s'échappant de leur prison, soleil printanier qui fais revivre l'insecte endormi sous la terre et qui étoiles de pâquerettes au cœur d'or le vert gazon des prairies, comme il te salue avec ivresse, le lépreux qui avait pensé, durant les sombres jours de la saison glacée, qu'il ne te reverrait jamais !

Buvant l'air, les lèvres entr'ouvertes, les yeux clos, il avait appuyé son coude au tronc d'un gros ormeau renversé, et, sur sa main ouverte, il reposait sa tête aux cheveux bruns et bouclés, seule beauté de ce corps infortuné qu'eût épargnée la hideuse lèpre.

Des heures, il resta ainsi, engourdi dans ce bien-être tellement inaccoutumé, qu'il en éprouvait une sorte de griserie.

Nulle horloge, dans la forêt silencieuse, ne mesurait la marche des heures.

Sur les vertes frondaisons, le soleil montait lentement ; dans l'air voltigeaient en cercle au-dessus du ruisseau les libellules aux ailes de gaze, au corps gracieux, annelé de bleu ou de rouge ; quelques fils de la Vierge s'accrochaient

aux branches remontantes des buissons; affaissées, un peu molles, les feuilles se penchaient, alanguies par la buée tiède s'élevant du sol...

Des exclamations, cris, rires jeunes et joyeux éveillèrent soudain le lépreux.

Il ouvrit les yeux et les referma comme pour retenir un rêve, une vision, un enchantement aussi fugitifs que le bonheur.

Une voix rude d'écuyer ou de valet lui apprit que son rêve était une réalité, et, de même que toutes les réalités, mêlé d'amertume.

— Madame, prenez garde, disait l'homme effaré, obséquieux, reculez... reculez vite... c'est un lépreux!...

Et s'adressant, plein d'arrogance, au malheureux qui s'était instinctivement redressé, étourdi, chancelant :

— Holà! lépreux... loin d'ici, et vite!... Par les cornes du diable! que fais-tu de ta crécelle?

Le temps n'était pas assez éloigné où le quasihomibond au hideux aspect avait été un fier seigneur, pour qu'il en eût oublié l'orgueil et les colères.

Sa main déformée se crispa sur son bâton comme sur la poignée d'une épée, et menaçant :

— Je suis ici chez moi, prononça-t-il avec une hauteur que sa misère rendait vraiment majestueuse. C'est aux vivants à ne point venir troubler le repos des morts.

— Misérable insolent! si je ne craignais ton contact!...

— Silence, Landry!... intervint une voix de femme de l'accent dont on dit : « Tout beau! » à un chien. Silence! cet homme a raison.

En dépit du ton impérieux, le timbre de cette voix, vibrant, harmonieux, musical, charmait l'oreille.

Le lépreux regarda, surpris, celle qui prenait sa défense et, une seconde fois, ébloui, il referma les yeux.

De tout le groupe brillant de seigneurs et de nobles dames, débouchant d'une allée de la forêt, il n'avait vu que la jeune fille qui venait de parler. Mais c'était véritablement une vision enchanteresse.

Si grande et si mince, avec sa taille svelte emprisonnée dans le justaucorps de brocart aux fleurs lamées d'or; ses petits pieds chaussés de poulaines dont la pointe dépassait le bord de sa jupe traînante; le voile transparent du hennin se jouant sur ses épaules parmi les longues tresses d'une riche teinte ambrée; baignée dans l'éclatante lumière et comme nimbée par un rayon de soleil, elle semblait plutôt un elfe, un ange, qu'une créature humaine.

Son fin visage aux traits délicats, à l'ovale allongé, s'illuminait de deux yeux à la fois clairs et profonds, et si fiers que tout regard devait se baisser devant eux.

— Il a raison, reprit-elle en levant plus droite

encore sa tête altière; c'est nous qui avons envahi sa retraite. Et tu es un lâche, Landry, d'insulter ainsi un malheureux sans défense. Ce n'est pas quand on s'adresse aux faibles, mais aux grands, qu'il est noble et courageux de parler avec hauteur.

Ce disant, elle toisait, presque méprisante, les beaux seigneurs, compagnons de sa promenade, qui, blêmes, suant la peur, se reculaient, la laissant seule en face du lépreux.

L'écuyer courbait la tête devant la dure leçon, dépité, furieux, mais mâté, et n'osant pas plus regimber qu'un mulet sous le bâton.

— Madame, hasarda le plus brillant, le plus élégant des damerets, vous êtes bien imprudente... une telle station auprès... Si Landry donnait l'ordre d'amener nos montures?...

La jeune fille haussa les épaules

— S'il vous plaît, prince, de reprendre votre destrier, faites, vous êtes libre, dit-elle avec indifférence. Je ne vous retiens point.

— Mais ne savez-vous pas qu'il y a péril...

Le lépreux tressaillit, et intervenant vivement :

— C'est vrai, oh! c'est vrai, mon Dieu! fit-il en joignant les mains avec angoisse. Pardonnez-moi, madame, de l'avoir oublié... de vous avoir involontairement exposée... mais, voyez-vous, j'ai perdu la tête!... Depuis six ans, — une éternité! — nul ne s'est approché de moi comme vous le faites, sans terreur... Et le premier être humain qui ne se retire pas de moi avec dégoût, c'est vous... vous si bonne et si belle... J'ai cru que le ciel s'ouvrait... mais... pardonnez-moi, je m'éloigne.

La belle jeune fille considérait pensivement le malheureux.

A mesure qu'il parlait, d'une voix tremblante et brisée, elle sentait une immense compassion envahir son cœur et des larmes sourdre sous ses paupières.

— Six ans! répéta-t-elle lentement... une éternité... six ans de solitude et de souffrances! Pauvre infortuné!...

Son fier regard s'adoucissait étrangement sous ce voile de pleurs qu'y faisait monter la pitié.

— Non, ne vous éloignez pas, reprit-elle avec une grande bonté, en arrêtant d'un geste le mouvement de retraite du lépreux. Parlez-moi encore. S'il vous est doux de converser avec quelqu'un de vos semblables, de ceux dont un mal impitoyable vous tient séparé depuis si longtemps, pourquoi fuir aussi vite?

— Pourquoi!... On vous l'a dit, ma seule approche est une menace pour votre santé, pour votre beauté, pour votre vie...

— Ce qui n'est qu'une menace me laisse sans effroi, car elle peut être vaine. Je crois que Dieu nous protège mieux que notre prudence. Ainsi ne vous dérobez pas à cause de moi. Ne peut-il

donc être à votre cruelle maladie aucun adoucissement ? Des soins assidus, du bien-être ne vous soulageraient-ils pas ?... Dites un mot... J'ai puissance et richesse... J'aimerais les employer à guérir une souffrance.

Le lépreux cacha sa tête entre ses mains.

Un soupir, rauque et profond comme un sanglot, souleva sa poitrine et, tout bas, si bas que pour l'entendre la jeune fille dut courber vers lui sa taille souple :

— Ne faites rien, non, vous ne pouvez rien pour moi, que partir... vous éloigner... Partez... mais partez donc ! balbutia-t-il. Ne comprenez-vous pas que votre céleste bonté m'est plus cruelle que les injures de ce valet ? Après que l'éclair a brillé, la nuit d'orage ne redevient-elle pas plus noire et plus désolée que jamais ? Tout à l'heure encore, je trouvais des charmes au lieu de mon éternel exil... Désormais, il n'en gardera plus pour moi... vous aurez tout emporté...

— O mon Dieu !...

— Voyez, on amène votre haquenée... Ceux-là ont peur, ils ont raison. Suivez-les, fuyez le misérable lépreux, abandonnez-le à sa solitude sans fin. Par pitié, ne me parlez plus ! Je ne veux plus entendre le son de votre voix... Ou plutôt... un mot, un seul. Laissez-moi le nom de celle dont l'angélique charité pleura une heure sur ma misère...

Des larmes ruisselant sur ses joues pâles, la belle jeune fille se pencha vers le malheureux :

— Je me nomme Ghislaine, murmura-t-elle de sa voix musicale, divinement apitoyée.

Puis, sans l'aide de personne, sautant brusquement en selle, elle enleva d'un coup de cravache son bel alezan et, sans se soucier de savoir si son escorte la suivait, elle disparut au premier carrefour, derrière le lacs des branches.

Le lépreux, retombé dans son isolement, ne put demeurer dans la verte clairière où ses membres fatigués avaient trouvé un si bienfaisant repos.

Le ruisseau, dont le murmure prenait à ses oreilles la douloureuse consonnance d'un long sanglot, lui renvoyait, — amère ironie ! — sa lamentable image à côté de l'églantine, dans toute la fraîcheur de son épanouissement.

La gaité des oiseaux ouatant le nid qui allait abriter leurs amours et protéger bientôt la couvée, lui faisait mal au cœur et l'irritait.

Il se traîna, épuisé, les forces perdues, jusqu'à sa branlante cabane, tira la porte après lui ; et, affalé sur un escabeau, la tête pendante et l'œil atone, il se prit à rêver douloureusement à la fugitive vision si vite évanouie, à cette fière inconnue qui avait nom Ghislaine, avait pleuré sur lui et parlait à un prince avec une si haute indifférence.

II

Renfermée dans son oratoire, la duchesse Ghislaine rêve aussi.

Elle songe que, depuis qu'elle est au monde, elle n'a jamais connu que le bonheur.

Ainsi qu'elle l'a dit au lépreux de la forêt, elle a richesse et puissance ; nulle beauté n'égale la sienne ; le vieux duc Gérard de Roussillon, son aïeul et son tuteur, n'a d'autre occupation que de satisfaire à tous les caprices de l'enfant ; il gouverne pour elle le duché, mais il attache plus de prix à un de ses sourires qu'à l'hommage-lige de tous ses vassaux.

Il vient de la fiancer au prince Ferdinand d'Aragon, et, un jour prochain, brilleront sur les cheveux dorés de l'Infante Ghislaine les escarboucles d'une couronne royale, car les parents du prince sont chargés d'ans et d'infirmités.

Pourquoi donc le cœur de l'heureuse créature se serre-t-il si douloureusement ?

C'est que, pour la première fois de sa vie, elle a vu de près le malheur, la pauvreté, le délaissement dans ce qu'ils ont de plus cruel et de plus affreux.

Et elle se demande avec angoisse comment il se fait que Dieu, — justice infailible, cependant, — ait ainsi donné à l'une de ses créatures tant de joies, à une autre tant de douleurs !

Sa pensée, malgré elle, revient sans cesse à ce cadavre ambulante qui s'est dressé devant ses yeux, là-bas sous les ombrages verdoyants de la forêt, à cet homme défiguré, épuisé à un tel point que sur ce visage, livide et ravagé, on ne puisse plus mettre aucun âge, mais qu'elle devine jeune, cependant.

Ah ! que n'est-il un vieillard près de la tombe ! La mort lui serait moins horrible sans doute que la perspective de nombreuses années désolées, pareilles à ces six années lentement écoulées, loin de tout être vivant, de tout regard attendri, de tout cœur compatissant.

Maintenant il disait qu'ayant entrevu Ghislaine, il ne pourrait l'oublier et que son mal lui en paraîtrait plus amer encore... Est-ce que... vraiment... le temps n'effacerait jamais ce cuisant souvenir d'une heure trop douce parmi les heures désespérées ?...

Hélas ! Ghislaine ne pouvait se le dissimuler, l'oubli ne vient qu'aux heureux, à ceux que distrait sans cesse le renouvellement des plaisirs... Mais dans le silence et l'isolement perpétuels, le cœur ne sait que souffrir... et se souvenir.

Une souffrance de plus à ce malheureux être, dont l'existence n'était déjà qu'un tissu de souff-

frances!... L'âme de Ghislaine éprouvait à cette seule pensée presque un remords : elle s'en voulait d'avoir, elle, l'insolemment heureuse, troublé la solitude du lépreux, et mis un regret après tant de regrets dans cette vie décolorée.

Le duc Gérard, entré sans bruit dans l'oratoire, contempla un instant le beau visage de la fille de son fils et ses sourcils se froncèrent légèrement.

D'où venaient donc l'ombre projetée sur ces traits charmants, et le nuage humide obscurcissant ces yeux si clairs, où jamais le vieux duc n'avait vu que sourire et malicieuse gaité?

Le vieillard caressa, soucieux, la barbe longue et blanche qui s'épandait en flots neigeux sur le velours violet de sa simarre fourrée de vair.

Quel chagrin faisait pleurer sa Ghislaine, du chemin de laquelle il écartait si soigneusement les pierres et les épines? Le prince Ferdinand lui aurait-il déplu? Un de ses oiseaux favoris avait-il déserté la volière, ou bien Ralph son bel épagneul était-il malade?

Le bruit de la porte, celui des pas du duc Gérard ne tirant pas la jeune fille de sa profonde et triste songerie, il fallut que le vieillard parlât.

— Enfant, qu'avez-vous? souffrez-vous? demanda-t-il presque tremblant. Qui a osé ici vous faire de la peine au point de pâlir vos joues et d'effacer de vos lèvres le sourire qui est toute la joie de votre aïeul?

Ghislaine tressaillit, se leva d'un bond et courant au duc, noua ses deux bras en collier autour de la tête chenue.

— Je suis trop heureuse... J'en ai honte et j'en ai peur! glissa-t-elle tout bas, oppressée, dans l'oreille complaisante, avidement tendue vers ses lèvres roses.

— O ma petite fille, l'étrange souci! se récria le vieux duc, mi-réjoui, mi-inquiet d'une si extraordinaire préoccupation. Et de quand est-il né en cette mignonne cervelle?

— De tout à l'heure. Je suis triste depuis ma promenade en forêt. Si vous saviez!

— Le prince se serait-il montré discourtois? Quelqu'un des gens aurait-il refusé de vous obéir?...

Ghislaine eut un geste lassé.

— Oh non! dit-elle avec un regret inavoué et presque de l'amertume dans l'accent. Il n'y a pas un pli dans mes feuilles de roses. Rien ne me manque... tout le monde est pour moi plein d'égards, de respect, de tendresse...

— Souhaiteriez-vous donc, fantasque enfant, qu'il en fût autrement?

— Non, mais que toutes les créatures de Dieu eussent part égale sous le ciel bleu et le soleil d'or... Pourquoi y a-t-il des déshérités?

— Hum! fit le duc, — qui pensa à part lui que les enfants ne devraient point grandir, puisque

en grandissant ils cherchent des réponses à d'insolubles problèmes; — hum! ceci doit être de la théologie. C'est à notre docte chapelain qu'il faudrait le demander. De tout temps, j'ai vu de par le monde des riches et des pauvres. Je crois que le Christ a voulu que les pauvres fussent là pour recevoir, les riches pour donner.

— Ah oui! dit Ghislaine, c'est vrai... Comme ce doit être bon de donner!

— Vous avez l'âme généreuse, ma fille. Demain, je ferai venir de pauvres vieillards, des veuves nécessiteuses, de petits orphelins. Voici une escarcelle pleine d'or. Vous ferez largesse. Êtes-vous contente?

— Oui, mon aïeul, fit-elle avec un si vif épanouissement de bonheur, que le vieillard la quitta rasséréné.

Mais quand il fut parti, la duchesse Ghislaine se reprit à rêver, dans le rayon bleu que le vitrail de l'ogive projetait sur son visage d'ange.

— Et avec *cela*, murmura-t-elle en posant sa main sur son cœur qui battait vite et fort, avec *cela* aussi peut-on faire largesse?

III

Ghislaine a vidé entre les mains des pauvres l'aumônière du duc Gérard qu'elle balance maintenant, légère, entre ses doigts mignons.

Que de sourires sa charité a fait naître chez ceux qui ont tant de fois connu les tourments de la faim, que leur bouche en a gardé un pli si douloureux!

Que de larmes séchées dans les yeux des mères qui voyaient, — sans pouvoir y porter remède, — des enfants adorés s'étiooler, se flétrir, entre leurs bras impuissants!...

Oui, elle a goûté la joie de donner. Cependant à cette joie se mêle encore une ombre de mélancolie.

Une seule misère restera-t-elle inconsolée, un seul malheur irrémédiable, un seul être voué à jamais au plus cruel de tous les abandons?...

— Monseigneur mon aïeul, demande Ghislaine de sa voix la plus caressante au vieux duc qui la regarde, charmé, revenir vers lui les mains vides, son beau regard brillant, ses lèvres entr'ouvertes par le souffle de la plus généreuse émotion, — m'octroierez-vous présentement encore une grâce?

— Ai-je su jamais vous en refuser aucune? Tout mon bonheur n'est-il pas fait du reflet du vôtre?... Que souhaitez-vous, Ghislaine?

— Oh! une chose si aisée! me rendre seule, à pied, en pèlerinage à Notre-Dame de Toutes-Aides, dont le prieuré est si voisin.

— C'est bien près de la forêt, enfant... L'ombre

et la verdure vous tenteront... vous vous y aventurerez, et...

— J'emmènerai ma nourrice... elle est forte et fidèle, Mathie... vous me confiérez à elle.

— Vous le voulez donc bien?... Enfin, allez, ma Ghislaine; mais n'oubliez pas que votre vieux père s'inquiète quand vous lui manquez trop longtemps.

— Je ne m'attarderai pas. O cher aïeul! que vous êtes bon et que je vous aime!

Leste et joyeuse, la jeune duchesse franchit les degrés du perron.

Elle a jeté sur son bras l'aumusse doublée d'hermine, sans laquelle une noble dame ne saurait sortir, enroulé autour de son cou le voile de gaze brochée de sa haute coiffure en résille d'or, et elle gourmande, impatiente, Mathie, la nourrice, trop lente à revêtir la grande cape de droguet par dessus sa cotardie.

La paysanne se laisse gronder, contente tout de même, ne fût-ce que de marcher dans les pas de la belle et fière châtelaine que tout bas, avec la tendre familiarité des serviteurs dévoués, elle appelle encore *sa fille*.

Ne dirait-on pas que la duchesse Ghislaine a des ailes?

L'agile et robuste paysanne a peine à la suivre, et la voici déjà rendue au vénéré sanctuaire de la Madone.

A genoux sur les dalles de pierre de l'étroite chapelle, elle lève son beau regard, plein de prière, vers la Dame de Toutes-Aides. Le reflet des vitraux aux éclatantes couleurs nimbe d'une gloire irisée son jeune front.

— Nourrice, fait-elle d'une voix discrète, en se relevant après une courte mais fervente oraison; dis, tu vas m'attendre ici...

— Où donc encore voulez-vous aller, madame?... Monseigneur Gérard — que Dieu garde! — m'a recommandé si chèrement...

— De veiller sur moi?... Eh bien! comment peux-tu le mieux faire qu'en priant pour ta petite duchesse? Dis ton rosaire, ma mie; je serai de retour avant qu'il soit terminé.

— Mais... ma chère fille...

Mathie ne put répliquer davantage. Comment le faire?... Un si doux baiser lui avait clos la bouche.

Et maintenant Ghislaine, d'un pas rapide, foule l'herbe épaisse de la forêt.

Elle a bien reconnu l'allée parcourue une seule fois, cependant, et délibérément marche jusqu'à la clairière que traverse le ruisseau limpide.

Un pli inquiet fronce ses fins sourcils; ce n'est pas la solitude du grand bois qui l'effraie, c'est qu'elle craint de ne pas rencontrer celui qu'elle cherche.

Il est là!... ainsi que la première fois, assis, pensif, immobile, à la même place.

Mais quelle insondable tristesse au fond de ces yeux atones qui, sans la voir, regardent l'eau glisser entre ses berges fleuries!

Et comme soudain le cœur de la duchesse Ghislaine, serré, navré, palpète à cette vue!

Que va-t-elle dire?... Toutes les douces et calmes paroles de consolation naïvement préparées dans son esprit pour cette entrevue sont si loin de sa pensée qu'elle ne peut plus les ressaisir.

Silencieuse, indécise, elle s'arrête, ne sachant comment annoncer sa présence.

Mais voilà que le lépreux, attiré par une sorte d'influence magnétique, a relevé les yeux et rencontré ceux de Ghislaine fixés sur lui, mouillés de larmes.

Il balbutie :

— C'est encore, c'est toujours mon rêve qui me poursuit... O mon Dieu! ne me réveillez pas!...

— Ce n'est pas un rêve, dit-elle doucement d'une voix un peu tremblante. C'est bien moi, Ghislaine. J'ai voulu venir. J'avais tant de peine à la pensée de votre isolement, de vos souffrances... Je n'ai pu y résister... Vraiment, ne voyez-vous donc âme qui vive?

— Parfois, j'entends des fanfares joyeuses, des abois de chiens, un galop de chevaux qui fait résonner le sol et craquer les branches mortes. A travers les arbres, au loin, je vois passer la chasse : le pauvre cerf poursuivi, la meute hurlante, les hommes, la trompe aux lèvres, l'épieu en arrêt, le tout emporté dans un vertigineux tourbillon. D'autres fois quelques paysans, de pauvres forestiers traversent les fourrés d'alentour, se rendant à la ville, au marché... ils fuient à mon approche.

— Et c'est tout?... Jamais plus personne?

Une expression de gravité sereine adoucit les traits du lépreux.

— Ah si! fit-il d'une voix profonde, j'ai Dieu! Pour les fêtes de Pâques, de Noël, de tous les Saints, de la Mère du Christ, l'abbé du monastère voisin m'apporte la sainte Hostie. Mes jours de bonheur sont rares, mais ils sont beaux.

La duchesse Ghislaine demeura un instant muette, comme frappée de respect.

Puis, sans transition :

— Vous n'avez plus votre mère? demanda-t-elle.

— Si elle vivait encore, elle ne m'eût point abandonné. Ne savez-vous pas que rien ne rebute le dévouement d'une mère?...

— La mienne mourut en me donnant le jour, mais l'aïeul qui m'éleva me chérit comme eût pu faire la plus tendre des mères. Rien ne lui

coûte pour satisfaire sa Ghislaine, cela est vrai. Et... Dieu ne vous a-t-il pas donné de sœur ?

— Non, deux frères seulement que mon effrayante infirmité a éloignés de moi pour toujours.

— Ils sont donc bien lâches ! Une sœur, j'en jurerais, n'aurait pas agi de la sorte. Ne vous est-il pas arrivé de rêver à cette tendresse douce et forte, et constante, de la sœur pour le frère et n'avez-vous pas souhaité quelquefois une semblable consolation ?

— Quel est le malheureux que sa folie n'emporte pas, aux heures de faiblesse, de rêverie, sur les ailes de l'illusion ?... Mais si vous saviez, madame, combien est cruel le réveil, ah !... Ghislaine... vous ne me parleriez pas ainsi.

— Ecoutez, reprit-elle lentement comme pesant ses mots. Hier, j'étais triste... Je suis riche, — vous l'ai-je dit ? je ne le crois pas ? — riche à ce point qu'une montagne d'or ne m'élouirait pas. J'en ai tant vu ! Le duc Gérard, mon aïeul, n'a pas dit non une seule fois à la plus étrange de mes fantaisies, tant il redoute une larme au bord de ma paupière. Je suis choyée, gâtée, parée à l'égal d'une idole. Je n'ai qu'à désirer pour tout obtenir... on m'offre un trône, l'amour d'un prince... Mon aïeul dit que je suis belle à miracle, ma nourrice baiserait la trace de mes pas. Je me suis demandé avec angoisse pourquoi tant de bonheurs amoncélés sur ma route, pourquoi tant de sourires, de fleurs dans ma vie, et pourquoi à vous de si longues souffrances, l'esseulement, l'abandon, les rebuts ?... Mon cœur en éclatait. Un mot de mon aïeul m'a consolée : il m'a dit que Dieu avait mis ici-bas les riches pour donner, les pauvres pour recevoir...

— Ghislaine !

— Je puis donner. Ce matin, mon escarcelle d'or a fait bien des heureux... Et que j'étais moi-même heureuse de l'épanouissement de ces pauvres visages d'affamés ! Je voudrais illuminer le vôtre.

— Croyez-vous que ce soit possible ? Que me fait, à moi, l'or ?

— Je le sais et ne vous en offre pas. Mais le dévouement, la tendresse d'une sœur que jusqu'ici le ciel vous a refusée...

— Ah ! vous vous jouez de moi !

— Non, oh ! non. Je vous le jure.

— Alors, c'est de la folie, une folie de générosité...

— Mais non, c'est si simple ! Si vous le voulez, de temps en temps, je viendrais vous voir, vous entretenir de votre passé, qui fut brillant et glorieux, n'est-ce pas ? car je devine que vous fûtes un vaillant capitaine, — votre apostrophe à Landry était faite d'un tel ton de commandement ! — Nous deviserions du présent qui peut vous être doux encore, de l'avenir...

— L'avenir ?...

— Jusqu'au dernier jour, Dieu ne laisse-t-il pas en notre âme ce suprême trésor des malheureux : la divine espérance ?... Dites... acceptez-vous ?

— C'est impossible !.. Vous, duchesse, riche, adorée, bientôt reine, venir me voir, me consoler !... D'abord, vous ne le pourriez pas longtemps, et... après, quand vous ne viendriez plus...

— Eh bien ?...

— Où trouverais-je la force de vivre ? Déjà, vous avez trop fait, hélas ! je ne puis plus que souhaiter de mourir.

— Ne parlez pas ainsi. Voulez-vous donc me faire pleurer ? Je m'en vais, il le faut, car j'ai promis au duc Gérard de rentrer tôt, mais je reviendrai... Ne cherchez pas à prévoir dans l'avenir des douleurs qui ne viendront peut-être jamais. Ne gâchez pas la joie présente par l'évocation des adieux possibles... Je reviendrai, je vous le promets, croyez en moi. — Ah ! je vous ai laissé mon nom, moi, mais vous ne m'avez pas dit le vôtre.

— Quand j'étais encore au nombre des vivants, murmura le lépreux d'une voix étouffée, je m'appelais Roger.

La duchesse Ghislaine tendit sa petite main longue et blanche.

— Au revoir, Roger, dit-elle.

Eperdu, le malheureux tomba à genoux, prit cette main généreuse, et déjà il la portait à ses lèvres, mais il la laissa retomber avec une sorte d'épouvante et voila son visage de ses doigts tremblants.

Alors Ghislaine, emportée par un mouvement plus rapide que la pensée, plus puissant que la volonté, se pencha et, comme une sœur, effleura d'un baiser le front courbé du lépreux.

IV

En la grande chambre du duc Gérard, dont il a fait sortir les capitaines et les gens d'armes qui forment son habituelle compagnie, Ghislaine est seule avec son aïeul.

Elle a fait retomber les lourdes tentures de damas qui masquent les portes de chêne aux vantaux massifs, puis elle vient s'agenouiller sur un carré de soie, près du fauteuil ducal, et elle appuie sa tête blonde sur les mains croisées du vieux seigneur.

— Ma petite fille, qu'avez-vous donc de si mystérieux à me dire ?

La jeune fille réfléchit un instant avant de parler. Un peu de rouge a monté à ses joues, en même temps qu'une secrète angoisse la serre à la gorge.

— Monseigneur, demande-t-elle d'un accent légèrement voilé, si j'épousais le prince Ferdinand d'Aragon, je ne demeurerais plus près de vous ?

— Non, ma chère fille, — et la voix du vieillard se trouble à son tour ; — un nouveau pays, de nouvelles tendresses, une seconde famille seront vôtres... Je resterai seul, — et bien triste ! — en ce vieux château dont toute la joie sera envolée. Ainsi le veut la vie. Mais vous, Ghislaine, vous serez heureuse... le prince vous aime...

Elle secoua la tête et, questionnant encore :

— Si moi, je ne l'aimais point, par hasard, me contraindriez-vous à l'épouser ?

— Vous contraindre ? ô ma petite-fille, avez-vous cru que je le pourrais essayer?... Si le prince Ferdinand ne vous agréait plus, — il me semblait pourtant qu'autrefois vous l'aviez bien accueilli, — nous lui rendrions sa parole, nous reprendrions la nôtre. S'il le fallait, nous lui abandonnerions des terres et des villes... Je morcellerais plutôt la duché... mais contraindre votre cœur !... J'ai promis à mon fils, à votre pauvre mère que je vous protégerais, que je vous aimerais pour eux deux. Ai-je bien tenu parole ?

— Vous êtes la bonté même ! — Et... maintenant, si je me voulais enfermer en un cloître comme celui des Pauvres-Dames de Sainte-Elaine d'où l'on ne sort même pas pour mourir et où l'on ne voit plus jamais personne des siens... mon aïeul, m'en baillerez-vous licence ?

Le vieux duc frissonna ; un profond soupir souleva sa poitrine oppressée, et son regard, sous ses épais sourcils, s'angoissa.

— Si vous ne deviez être heureuse que là, Ghislaine, prononça-t-il avec effort, je ne vous refuserais pas mon consentement.

Ghislaine baisa la chère main sur laquelle son front s'appuyait.

— Et si je souhaitais de me faire sœur hospitalière, et d'aller en une léproserie soigner les lépreux, comme fit la duchesse Elisabeth de Thuringe après la mort du landgrave son époux, y consentiriez-vous encore, mon aïeul ?

Les joues du vieux duc de Roussillon devinrent aussi blanches que sa barbe et sa chevelure neigeuses.

— Ce serait suivre l'exemple d'une sainte, dit-il très bas, en s'efforçant de raffermir le timbre altéré de sa voix. A Dieu ne plaise que mon faible cœur y mette opposition. Je sais que je dois vous perdre, ma Ghislaine, et que l'heure est proche si elle n'est encore tout à fait venue. Ma tendresse pour vous fut immense... humaine, elle ne peut être exempte d'égoïsme... J'avais fait de vous l'espoir de mes derniers ans... Aujourd'hui, le sacrifice va l'épurer.

— Oh ! que vous êtes grand, noble et bon, monseigneur !...

— Eh bien ! présentement, que voulez-vous faire, Ghislaine, car voici l'instant, je le sens, n'est-ce pas, voici l'instant qui va décider de votre avenir ?...

La jeune duchesse s'était levée. La richesse et l'élégance de sa haute taille s'accusaient nettement sur le fond lumineux d'une des larges fenêtres en face de laquelle elle se trouvait placée.

— Mon aïeul, dit-elle d'un ton solennel, je sais à cette heure toute l'étendue de votre amour pour moi ; d'ailleurs, avais-je besoin d'apprendre ce que depuis si longtemps j'avais deviné ? De mon côté, j'ai tâché toujours d'être votre joie, votre consolation, de vous rendre en caresses, en sourires, vos exquises et constantes bontés. J'ai voulu être pour vous et le fils et la fille que le ciel vous avait retirés. Y ai-je réussi ?

— Oh oui ! ma Ghislaine. Vous avez réchauffé et fleuri mon vieux cœur, comme le doux soleil printanier qui se joue sur le donjon ruiné fait éclore de délicates et odorantes fleurs jusque sur les pierres branlantes des créneaux démantelés. Jamais une peine ne m'est venue de vous, et la première que vous me causerez, ce sera celle de votre départ quand vous me quitterez.

— O cher père de mon père ! mon cœur saignera autant que le vôtre !

— Ainsi vous allez vous éloigner !...

— Mon aïeul, vous vouliez bien me donner au prince Ferdinand... il m'eût emmenée bien loin d'ici, de l'autre côté des montagnes, qui auraient élevé entre nous une barrière presque infranchissable... Vous vouliez bien me laisser entrer au monastère de Sainte-Claire où les religieuses dénuées de tout ne gardent d'autre bien que Dieu seul... Mon grand-père, je ne veux pas épouser le prince d'Aragon, car je ne l'aime point. Je ne puis entrer chez les Pauvres Dames, car je ne saurais dire à Dieu que je l'aime uniquement... J'ai un amour dans le cœur, il embrasse les plus déshérités entre les déshérités de ce monde. Je ne saurais jurer au Sauveur Jésus de passer ma vie dans la contemplation de sa divine beauté, c'est en mes frères souffrants que je vois son céleste visage... il faut à ma charité un objet tangible... mon cœur ne va pas vers ceux qui n'ont rien à envier, mais vers les malheureux, vers ceux qui manquent de tout... qui n'ont ni famille, ni patrie, qui, à un mal impitoyable, voient pour comble de misère s'ajouter les tortures, dans une solitude effrayante, d'un exil qui n'aura d'autre terme que la mort... J'ai rêvé d'adoucir, de consoler, d'enseigner leurs derniers jours.

— Ghislaine, interrompit enfin le duc Gérard d'une voix haletante, de quels malheureux voulez-vous parler ?

Elle mit, câline et tendre, sa tête entourée de la lumineuse auréole des cheveux d'or, sur l'épaule du vieillard.

— Monseigneur mon père, vous m'avez dit que suivre l'exemple d'Elisabeth de Hongrie, ce serait suivre l'exemple d'une sainte... vous fûtes toujours un modèle d'honneur et de chevalerie... vous ne reviendrez point sur votre parole.

— Ma fille, je tremble de deviner... Non, ce n'est point possible, vous ne songeriez pas à quitter tout ce qui vous est cher pour consacrer votre vie à soigner ces hommes que mine une incurable, une terrible... une contagieuse infirmité.

Ghislaine se redressa. Son regard devenu soudain d'une étrange profondeur s'illumina d'un rayonnement surnaturel.

— Ecoutez-moi, mon grand-père, dit-elle d'une voix grave et pénétrante en croisant l'une sur l'autre ses mains d'ivoire. Je vous veux faire mon entière confession. Le hasard d'une promenade me mit pour la première fois de ma vie en face d'un lépreux. Tous ceux qui m'accompagnaient s'écartèrent, moi pas. Un irrésistible élan me portait au contraire vers celui que tous fuyaient avec horreur... Nul ne songeait donc à l'atroce douleur que devaient causer à l'infortuné la répulsion, les rebuts de ses semblables... Il n'y a donc plus de pitié dans le monde!...

— Ma chère petite fille, il est sage de protéger la santé publique, la vie de tous... La loi que vous trouvez inique est, hélas! nécessaire.

— Mais pourquoi l'appliquer avec une si impitoyable rigueur? se récria la jeune duchesse avec véhémence. Croit-on que ces hommes dont le corps meurt lambeau par lambeau n'ont plus de cœur, plus d'âme, plus de pensée?... Croit-on qu'ils ne ressentiraient pas une joie sans pareille à être réunis les uns aux autres, à se consoler par leur mutuelle pitié de leur mutuelle affliction?... Et ne serait-ce pas, pour eux, le ciel s'ouvrant sur leur misère, que de sentir leurs plaies pansées par une main délicate, et un cœur penché, tendre et compatissant, vers leur cœur ulcéré?

Vous vouliez, si j'avais épousé le prince d'Aragon, me constituer une dot quasi royale. Donnez-moi cet or, monseigneur, donnez-moi la verte forêt où l'herbe croît si épaisse à l'ombre des grands arbres, où la lumière filtre si douce entre les feuilles, où l'air circule tiède et pur dans les vastes clairières. J'y veux faire élever un hospice, non loin du monastère de Toutes-Aides. J'en ouvrirai les portes aux lépreux... et puis...

— Et puis?... répéta le vieux duc, sans savoir qu'il parlait.

— Et puis, avec ces parias qui pourront ou-

blier, — tant je leur ferai la vie bonne et clémentement, — que le reste du monde leur est fermé, je me renfermerai, mon aïeul. Je trouverai bien quelques pieuses filles pour m'aider...

— Avec les lépreux!... avec les lépreux!... te renfermer, ô ma Ghislaine! malheureuse enfant!... dis, mais dis-moi que ce n'est pas vrai... que je suis fou, que j'ai rêvé... Toi ma jolie petite duchesse, mon enfant, fraîche, robuste, belle entre les belles, toi heureuse, toi aimée...

— J'ai tout, vous le voyez bien; eux n'ont rien les infortunés, que des douleurs. Ne m'avez-vous pas dit, père, que Dieu avait créé les pauvres pour tendre la main, les riches pour faire l'aumône?... Le ciel m'a prodigué tous les trésors... Je les possède non seulement en abondance, mais avec profusion. O mon aïeul, laissez-moi, laissez-moi partager!

Le duc Gérard sentait des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux blancs et ses mains tremblaient, tant était poignante sa terrible émotion.

Ghislaine s'était mise à ses pieds, et jamais il n'eût cru que le fier regard de la jeune fille pût atteindre dans l'imploration une telle puissance d'intensité.

En voulant fuir ce regard obstinément rivé au sien, il rencontra le crucifix placé au chevet de son alcôve, un crucifix en bois d'olivier rapporté par lui de Terre-Sainte.

Il se souvint qu'un jour, — un jour lointain, — quand bouillonnaient en lui les ardeurs et les généreux enthousiasmes de la jeunesse, il avait tout quitté, famille et patrie, l'épouse pleurante et le berceau du fragile nouveau-né, pour prendre la croix et partir au cri de : *Dieu le veut*.

Il lui sembla qu'à cette heure tardive du soir de sa vie, ce même cri retentissait encore à son oreille et que Dieu empruntait, pour lui jeter son suprême commandement, la voix chérie de Ghislaine.

Le vieux duc se courba vers l'enfant agenouillée à ses pieds, dans une attitude d'ange suppliant; il la releva doucement avec cet involontaire respect qui vous envahit à l'attouchement d'un objet sacré; et, à son tour, fléchissant le genou devant elle :

— Ma Ghislaine, dit-il d'une voix brisée par l'effort surhumain de son âme et de sa volonté, ma Ghislaine, faites ce que vous avez résolu.

V

Les malheureux, réunis en la léproserie fondée par la duchesse Ghislaine, ne songent plus que leurs jours sont comptés; ils oublient jusqu'au mal qui les ronge, jusqu'aux hommes lâches et égoïstes dont la prudence épeurée les tient pour jamais éloignés de tout centre vivant.

Dans des salles claires et gaies, les plus cruellement atteints, les plus près de leur éternité sont étendus sur des lits moelleux, appuyés à des coussins que la main attentive de leurs charitables gardiennes relève doucement sous leur tête endolorie.

Les autres, ceux qui marchent et agissent encore, se promènent soit isolément, soit par groupes dans les allées de la forêt, ou se reposent dans un vaste préau, s'occupant de quelques travaux agréables et faciles, et remplissent ainsi les heures du jour.

A tous, elles semblent couler plus rapides et plus légères, quand une radieuse apparition se glisse à leurs côtés, allant de l'un à l'autre, et semant sur sa route des mots si tendres, des sourires si doux, des regards si angéliques, que les infortunés peuvent se croire déjà au seuil de la patrie heureuse.

Ghislaine n'a point revêtu l'austère costume des nonnes ou des hospitalières. Elle garde intacts le charme et la beauté qu'elle a voués à la consolation des lépreux... pour eux elle se pare, presque coquette, comme elle se paraît quand elle voulait réjouir les yeux du vieux duc, son aïeul. N'a-t-elle pas dit qu'elle serait le rayon de soleil de ces désenchantés ?

Ses blonds cheveux que n'a point fauchés le fer des ciseaux flottent librement sur sa longue robe de laine blanche, et forment à son jeune front un nimbe vaporeux et doré. Sa vue est vraiment un fête pour les yeux, comme sa présence une fête pour le cœur.

Roger, le lépreux de la forêt, celui qui le premier émut l'âme généreuse de la duchesse Ghislaine, ne peut plus maintenant, tant ses membres sont épuisés, se trainer seul sous les dômes de verdure du grand bois.

C'est elle qui le guide, il s'appuie sur son bras ainsi qu'au bras d'une sœur. Elle le traite en frère de prédilection... est-ce parce qu'il est le plus souffrant ou bien parce que, avant tous, il lui porta la révélation de la douleur et aussi de l'immense joie qu'éprouve le cœur généreux à se sacrifier pour la guérir ?

Roger vénère Ghislaine à l'égal d'une sainte, et, quand elle l'a reconduit lassé, mais heureux à la cellule qui lui est attribuée, il suit des yeux, le long du grand corridor, la blanche silhouette à l'aurole dorée qui va s'évanouissant, et il s'agenouille pieusement, de même que l'on s'agenouille devant une vision céleste prête à s'envoler.

Baronne DE BOÜARD.

Le Vrai Chrestien



POUR être un digne et bon chrestien,
Il faut au Christ estre semblable.
Il faut renoncer à tout bien,
A tout honneur qui est damnable ;
Les biens aux povres il faut donner

D'un cœur joyeux et volontaire,
Faut les injures pardonner
Et à ses ennemis bien faire ;
S'esjouir en mélancolie
Et tourment dont la chair s'emeut,
Aimer la mort comme la vie.
Ne fait pas ce tout là qui veut.

MARGUERITE DE NAVARRE.

Economie Domestique

CROQUETTES DU DOCTEUR (RECETTE ALSACIENNE)

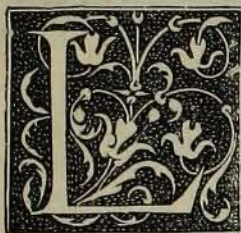
Tourner quatre œufs entiers pendant une demi-heure, ajouter une demi-livre de sucre en poudre, une demi-livre de farine, une pincée d'anis verts et la moitié d'un zeste de citron râpé, puis, si l'on veut, un peu de cédrat finement haché. Mélanger le tout et le verser dans un plat légèrement beurré et saupoudré de farine. Faire cuire pendant vingt à vingt-cinq minutes au four pas trop chaud.

Retirer, couper la pâte en tranches minces et les passer au four pendant cinq minutes.

ERRATUM. — Dans l'Economie domestique parue le 1^{er} février : Nettoyage des corsages de bal, etc., une erreur typographique nous fait dire « Bengaline ». C'est « Neufaline » que se nomme la composition qu'on trouve chez les pharmaciens, les herboristes, et au Louvre.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Théâtres : du Châtelet, de Nice, de Rouen. — Nouveautés musicales.



Le nouveau cahier des charges pour la direction de l'Opéra qui a été voté par la commission des théâtres, contient d'excellentes modifications. On peut espérer que s'il est rigoureusement appliqué et maintenu, il sauvera notre Académie nationale d'une décadence certaine. Mais il faut ajouter que pour en retirer tout le bénéfice qu'il promet, c'est surtout par le choix qui sera fait du nouveau Directeur, que l'on peut espérer de le voir mettre complètement en valeur. Malgré les efforts tentés depuis quelque temps par la direction actuelle, il est permis de douter qu'elle soit maintenue. De trop justes, de trop nombreuses critiques se sont élevées contre elle, et de longue date, pour que le ministre comme la direction des Beaux-Arts puissent passer outre.

Comme nous le pensions, la première du *Magé* n'est pas encore fixée à l'heure où nous commençons notre chronique. On assure cependant que les études sont au point, et qu'il ne reste plus à régler que des questions de détails concernant la mise en scène, les décors, costumes, etc.

Il est probable que ce voisinage absorbant va laisser pour un moment *Fidelio* dans l'ombre, car on en parle assez vaguement. On comprend qu'une œuvre nouvelle de Massenet tienne plus en éveil les curiosités d'un public déjà las, — de chefs-d'œuvre sans doute, — mais dont on l'a tellement saturé, que le grand nom de Beethoven même n'a pas l'attrait d'une primeur attendue.

Le centième anniversaire de la naissance d'Hérold a été l'occasion d'une très brillante soirée pour l'Opéra-Comique. La 1482^e représentation du *Pré-aux-Clercs*, commençant par le premier acte de *Zampa*, composait le spectacle qui n'avait pas eu de peine à faire salle comble.

Tout a été dit sur la trop courte carrière de ce maître charmant, mort au moment de son complet épanouissement, dans sa 42^e année. Que de chefs-d'œuvre il eût pu nous laisser encore, s'il eût vécu vingt ans de plus seulement. *Zampa* et le *Pré-aux-Clercs*, ces deux vrais monuments de l'école française, virent le jour, le premier : au 3 mai 1831; le second : au 13 décembre 1832, et un mois après, le maître expirait !...

Ces derniers ouvrages suffiront à rendre sa mémoire impérissable, chez ses compatriotes comme dans tous les pays, et sa gloire restera, sans vieillir, une des plus pures de l'art français. Il est inutile d'ajouter que l'exécution de cette délicieuse musique a été parfaite, et que l'orchestre de M. J. Danbé en a fait ressortir d'une façon exquise toutes les délicates nuances.

La première nouveauté que donnera M. Paravey sera *les Folies Amoureuses*, pièce tirée de Regnard, qui est, dit on, prête à passer.

La nouvelle *Jeanne d'Arc*, en cinq actes et quatorze tableaux, de M. Joseph Fabre, avec musique de M. B. Godard, a eu et aura longtemps encore un retentissant succès au théâtre du Châtelet. C'est que la légende de la sublime bergère de Domrémy, de la guerrière de Patay, est et restera notre drame national par excellence. Pour ne pas réussir devant le peuple de France, dont l'enthousiasme patriotique est si prompt à éclater, il faudrait que la pièce d'une Jeanne d'Arc quelconque fût écrite par l'oie elle-même, qui saurait tenir sa propre plume !

Mais c'est loin d'être ici le cas, et l'auteur, qui pourrait bien être un cygne, ne nous fera jamais entendre un chant plus pur, plus sincère, plus simple, en même temps que plus rempli de sève et de foi. De là, cette grâce naïve, ce pieux enthousiasme qui circulent dans l'œuvre et impressionnent profondément le public depuis Domrémy jusqu'à Chinon, de Patay à Reims, puis enfin à Rouen dans la prison et sur le bûcher.

La partie musicale de ce drame éternellement beau, se compose de douze ou treize morceaux où M. B. Godard s'est montré musicien éloquent et consommé. Il faut citer comme pages vraiment inspirées, le chant intitulé : *La Guerre*, bissé avec élan à M. Morlet; la *Marche du Sacre* et la *Marche Funèbre*, également acclamées par un public électrisé. Dans le *Ballet des Mauresques*, on retrouve la plume élégante et la science ingénieuse du jeune maître. Son succès a été des plus francs et son orchestre très remarqué.

La Direction n'a rien négligé pour entourer la légende de l'héroïque lorraine par de magnifiques tableaux, où la richesse des costumes ne le cède en rien à l'éclat des décors. Elle a réellement réussi à en faire un spectacle grandiose et la belle œuvre de M. Fabre, qui a déjà écrit de nombreux volumes sur la libératrice de la Patrie, pourrait bien rester la *Jeanne d'Arc* définitive et préférée entre toutes celles qui l'ont précédée. Seulement, M^{me} Second-Weber dont

le succès a été des plus grands, et dont le talent est incon'cstable, ne réalise pas le type prêté par la tradition à l'extatique bergère de Domrémy, à la guerrière inspirée d'Orléans. L'aurole de poésie mystique qui accompagne la Lorraine depuis son berceau jusqu'à son glorieux martyr, disparaît devant la vaillante allure de la femme énergique dont la force paraît plus terrestre que céleste. Mais à part cela, l'exécution est excellente et la mise en scène du plus bel effet.

Les essais de décentralisation artistique continuent à réussir. Il est à remarquer que les directeurs courageux qui les tentent, sont toujours des hommes intelligents et distingués. M. Gunsbourg, directeur du Théâtre municipal de Nice, vient d'en donner deux nouvelles preuves.

Le *Richard III*, de MM. E. Blavet et G. Salvayre, qu'il vient d'y faire représenter, a brillamment réussi. Cet ouvrage, inédit en France, avait été donné avec succès à Saint-Petersbourg, il y a sept ou huit ans. C'était donc une véritable primeur que ces quatre actes fort habilement tirés de Shakespeare, et offrant au musicien des situations extrêmement favorables à l'inspiration musicale.

La partition de M. Salvayre marque une évolution vers le style moderne, et son orchestration abonde en détails symphoniques aussi variés qu'intéressants. Dans beaucoup de morceaux on sent que le compositeur est un mélodiste richement doué et on remarque même un peu de profusion dans les développements, qui gagneraient à un peu de sobriété. Le ballet a été trouvé charmant par son originalité. Les scènes dramatiques du dernier acte y sont fort habilement traitées, et le succès a été d'autant plus grand que M^{lle} Richard, que l'on croyait retirée du théâtre, a reparu, plus en voix et en talent que jamais, dans le rôle de Marguerite de France.

Quelques jours plus tard, M. Gunsbourg obtenait une victoire plus éclatante encore en donnant *La Prise de Troie*, d'H. Berlioz, qu'aucune scène française n'a jamais représentée.

On sait que les trois actes qui composent cette belle œuvre forment la première partie des *Troyens*, et que le maître lui-même en avait écrit les paroles. Nos lignes restreintes ne nous permettent pas l'analyse de cet ouvrage. Nous la réservons du reste pour l'heure de sa première à Paris. Il est impossible qu'après l'enthousiasme soulevé à Nice, il ne se trouve pas bientôt un directeur et un théâtre qui réparent l'absurde oubli dans lequel sont restés les chefs-d'œuvre de Berlioz. La fin de chacun des trois actes a marqué un immense triomphe pour le maître, par des rappels, des *bis* et un entraînement indescriptible.

Mais une tentative non moins audacieuse est celle qui a eu lieu au Théâtre-des-Arts, de Rouen. Le *Lohengrin*, de R. Wagner, le même qui à l'Eden-Théâtre a dû battre en retraite comme un simple *Thermidor*, devant une infime minorité, vient de trouver sur cette scène hospitalière une remarquable exécution.

L'orchestre de M. Ph. Flon est excellent, et les braves enthousiastes manifestés à la fin de la célèbre ouverture ont souligné également toutes les pages maîtresses de l'ouvrage. Les chœurs, qui sont fort beaux, ont fait l'admiration d'un public déjà très initié. Les chanteurs, malgré les grandes difficultés qu'ils avaient à vaincre, en sont sortis avec honneur. Cependant, les deux premiers rôles ont paru un peu lourds pour ceux qui en étaient chargés.

Somme toute, le succès a été complet pour Wagner, comme pour ses interprètes et l'intelligente direction de cette véritable solennité artistique.

Pour quand Wagner à Paris, maintenant ?

Citons, en terminant, quelques nouveautés intéressantes :

Comme pièce de légèreté, très gracieuse et d'un joli effet, la Première *Valse-caprice*, de Philipp, sur les motifs de J. Strauss. Bonne moyenne force; et pour le chant, nous signalons seulement aujourd'hui l'une des jolies mélodies populaires de J. Thiersot : *La Mort du roi Renaud*, dont nous reparlerons le mois prochain. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — On nous demande chez qui se trouve *La Poursuite*, de Nollet, citée ici par nous : Maison Vve Girod, 16, boulevard Montmartre. Voilà l'oubli réparé. — Une valse brillante quoique très facile, *Pâquerette*, par M^{me} Laure Rougie, sera un charmant passe-temps pour les jeunes élèves, après le travail sérieux, et se fixera aisément dans la mémoire. — Les deux mignonnes compositions de M^{me} Augusta Coupey sont encore plus faciles et tout à fait pour les petites mains. L'une, *La Berceuse des anges*, est d'une grâce discrète dont le doux balancement justifie bien le titre. L'autre, est une valse militaire : *Le Cuirassier*, bien variée dans ses motifs, qui, malgré sa grande facilité, ne sera pas sans effet, même sous de tout petits doigts. Editeur : E. Châtot, 19, rue des Petits-Champs.

Marie LASSAVEUR.

Nous apprenons avec plaisir que la Commission de l'Enseignement du Chant dans les écoles de la Ville de Paris, vient d'adopter le petit Solfège élémentaire et progressif de Mme H. Follet-Blondeau, auteur de *Sous Bois*. Nous avions du reste signalé à nos lectrices ce petit ouvrage qui présente les différentes difficultés musicales avec un ordre et une clarté qui les mettent à la portée de tous.

causerie



A mort vient de faire tant d'illustres victimes autour de nous, qu'on ne peut se rencontrer sans qu'un mot de regret ne s'échange entre amis sur ces deuils successifs. La littérature a perdu Octave Feuillet; celui-là vous ne le connaissez que de nom, mesdemoiselles; ce sont vos mères qui pourront dire les heures charmantes qu'elles lui doivent. Puis la nouvelle se répandit de la mort soudaine de Léo Delibes; un musicien celui-là, un charmant musicien qui laisse comme chefs-d'œuvre le ballet de *Sylvia* et la partition de *Lakmé*. Par une étrange coïncidence, j'écoutais la légende de la fille du Paria, cette perle de son opéra, lorsque j'appris que le maître n'était plus. Quelle profonde impression quand, en face d'une œuvre éternellement vivante, on se dit: « La main qui a tracé ces lignes, l'esprit qui a conçu ce poème est à jamais glacé! » Alors on reprend la chant interrompu par la funèbre nouvelle et c'est avec un pieux respect qu'on en recherche le charme mystérieux.

Connaissez-vous cette plainte de la fille du Paria, qui n'ose sauver la vie des voyageurs tant elle se sait méprisée pour son origine? Pourtant un bel étranger passe à la lisière du bois; l'œil brillant de convoitise, les fauves vont se jeter sur lui; la fille du Paria possède la baguette des charmeurs, elle se sent prise d'une immense pitié et chante pour éloigner les tigres. Alors l'étranger s'approche et l'enlève avec lui au ciel. C'était Wichnou, fils de Brahma.

La fable est ravissante et l'apologie se comprend sans qu'on l'explique. Je voudrais, à travers l'espace, vous faire entendre la musique merveilleuse qui l'accompagne. Pauvre grand musicien, nous ne l'entendrons plus!

Après lui, vint, sur la liste mortuaire, un peintre que l'on a bien souvent comparé à Boucher et à Watteau: Chaplin a laissé des portraits de femmes qui suffiraient à sa gloire; mais, en outre, que de peinture mythologique fine et délicate; que de Vénus, que d'Amours, que d'allégories! Un grand nombre disparut dans l'incendie des Tuileries, d'autres restent et des plus charmantes.

La tombe de Chaplin n'était pas encore refermée que celle de Meissonier s'ouvrait! Quelle succession!

Meissonier fut un grand peintre, ce fut aussi un type à part dans notre époque où chacun cherche à être quelqu'un et où si peu réussissent; cela, en langage familier, s'appelle: se faire une tête. Meissonier n'eut pas besoin de travailler son originalité, elle jaillit toute seule des contrastes qui existaient en lui. Très petit, chétif, les jambes arquées, des mains d'enfant et une tête énorme, hérissée, énergique, où deux mèches rebelles, de chaque côté du front, rappelaient les rayons du Moïse de Michel-Ange; tel était l'extérieur. Au moral, un mélange de bonté et de rudesse; une susceptibilité malade et le pardon généreux; somme toute, il inspira plus de respect que d'affection, mais il inspira l'un et l'autre. Il dépensait l'argent aussi vite qu'il le gagnait, et plus d'un collègue dans l'embarras aurait pu dire que cet argent n'allait pas tout aux fantaisies coûteuses du Maître. En peinture, ce fut l'homme le plus consciencieux qu'on put admirer; il porta plusieurs mois les bottes de l'Empereur, qui devaient figurer dans son tableau de 1814, afin de leur donner le pli vrai de la chaussure fatiguée, et comme il ne pouvait se couvrir des uniformes de tous les généraux de Bonaparte, il les mettait sur le dos de modèles qui les fanaient au point. Son soin à rechercher la vérité dans le détail a fait école, mais personne comme lui ne sut donner la vie à ces objets inanimés, ne sut faire passer l'impression d'une époque rien qu'en en retraçant le cadre intime.

Mais que de peines, que d'argent il dépensait dans cette reconstitution du passé! Le tableau de 1814 représente une route couverte de neige où l'armée bat en retraite. Meissonier fit construire la route dans sa propriété de Poissy, sur un plan incliné, puis il attendit l'hiver, la neige, et alors, son ami, le colonel Clapier, avec lequel il s'était entendu, lui envoya une batterie d'artillerie de la garde, avec ses caissons, pour fouler le sol, y mettre des empreintes, y creuser des ornières.

Pour le tableau de 1807, qui montre l'Empereur dans toute la gloire de son triomphe, il fallait un champ de blé où défilaient les escadrons vainqueurs. Meissonier choisit le champ à sa convenance, s'adressa à un colonel de dragons et, tandis que les cavaliers chargent pour de vrai, le peintre à cheval, penché sur sa selle, les suit en cherchant à surprendre le mécanisme du galop des chevaux.

On raconte un autre trait qui prouve son excessive conscience. Quand ce tableau fut fait,

il l'envoya à Vienne, à l'Exposition, où l'Empereur d'Autriche l'admira beaucoup (c'était lui qui l'avait commandé). Après l'Exposition, le tableau revint dans l'atelier du peintre. Quand on vint pour en prendre livraison de la part de l'Empereur François-Joseph, le fameux escadron n'existait plus sur la toile; Meissonier, en revoyant son œuvre après un temps de séparation, avait trouvé que ses chevaux galopaient mal; avec le couteau à palette, il avait enlevé son escadron, et il recommençait cette partie de son œuvre; cela lui prit un an.

Mesdemoiselles, quand vous étudiez vos gammes ou quand vous pâlisiez sur le feuillage d'une esquisse de hêtres qui ressemble à un chou, pensez à Meissonier.

Mais on ne peut pas toujours travailler, et quand un tableau se vend 850,000 francs, on peut prendre quelque repos avant d'en commencer un autre, sans risquer de voir entrer la famine chez soi. Meissonier se livrait au canotage, au sport et à la truelle. Ce furent ses trois grandes passions en dehors de la peinture. Il rêvait de flottilles et fut nautonier d'abord; puis quand délaissant les tableaux de genre, il aborda la grande épopée militaire du commencement de ce siècle, à force de faire galoper les avant-gardes, les escadrons, il galopa pour son propre compte et avec un luxe inouï. Ce fut l'amour de la bâtisse qui succéda à ces deux passions de jeunesse; à Poissy, sur ses immenses terrains entre la Seine et le chemin de fer, il construisit châteaux, abbayes, villas, ateliers; et l'on retrouve dans plus d'une de ses compositions un coin de son chez lui qu'il aimait tant.

Et savez-vous où était né cet homme de génie, si étrange sous certains aspects? Dans un tranquille magasin du vieux Lyon, la ville la plus ennemie de tout ce qui tranche sur l'ordinaire. Le père Meissonier vendait du sucre, de la cannelle, cela s'appelle être épicier, je crois. Aussi quelle lutte entre le jeune homme qui se sentait des ailes et la famille qui ne comprenait pas qu'on voulût sortir de sa sphère! Meissonier prit ses grands moyens, il partit avec 15 francs dans sa poche et s'installa à Paris. Tristes débuts plus que modestes, mais enfin il avait la foi, il travailla et offrit plein d'espérance ses œuvres aux marchands; il était inconnu, on ne voulut rien prendre. Meissonier en conçut une rancune qui ne céda jamais, et quand la fortune, la gloire rendirent ses ouvrages si précieux, jamais il ne voulut vendre quoique ce soit à un marchand; c'était sa vengeance.

Vous me pardonnerez d'avoir si longtemps

parlé de lui; mais il me semble que sa personnalité valait bien une pause. Patience, nous repartons.

Où irons-nous ensemble, mesdemoiselles. Je vous écris en plein carnaval et vous me lirez pendant le carême; si j'ai le malheur de vous parler bal, les sages crieront au scandale; si j'effleure le sujet sermon, les autres feront la moue, disant: nous avons déjà ceux du Révérend Père. Alors je vais parler du cousin Jules; celui-là est de toutes les saisons. Il paraît que cette année cet aimable parent s'est multiplié, car l'on s'est marié étonnamment de janvier à février; on se mariera encore plus d'avril à juin. Tant mieux! Allons, tant mieux; ça fait plaisir à tant de gens; aux vieux qui sourient au passé, aux jeunes qui sourient à l'avenir, à vous qui aimez, à moi qui vous l'écris, aux pauvres qui ramassent avec reconnaissance les miettes de votre table (n'oubliez pas les pauvres ce jour-là), au suisse qui est si noble dans son bel habit, que sais-je? Eh bien, soit, mariez-vous pour faire des heureux, mais prenez garde aux Jules tout de même. J'en connais de perfides qui hostonnent à ravir, qui causent délicieusement, qui ont de l'esprit, qui sont bons enfants, racontant leurs petits méfaits pour qu'on les leur pardonne, vont chercher la pelisse de maman au vestiaire, offrent à papa son cache-nez et ont dans l'œil « la queue du serpent », expression pittoresque que je tiens d'une jeune fille de mes amies.

Ces Jules-là, lorsque la cousine a quitté le bal, vont à une autre jeune fille et tranquillement, bonnement, pour le plaisir de faire rire les yeux de la danseuse, ou ses dents si elles sont jolies, racontent qu'ils viennent d'emballer la cousine Lili, ou Lolo, ou Lulu, le nom n'y fait rien; qu'elle est *charrette* en diable et qu'elle a bien fait d'aller se coucher; pendant ce temps, Lulu, dans la voiture qui l'emporte serre sur son cœur un bouquet de mimosas, un aspic de Cléopâtre, un éventail japonais, qui sont autant de gages de la flamme de Jules; et l'on rêve, et l'on soupire, et l'on espère.

Petite Lulu, prenez garde à votre cœur, et si vous croyez que c'est moi qui me trompe, allez demander au Révérend Père; il vous en dira de belles sur Jules.

A moins que... Dans ce cas, racontez au dit Jules ce que je viens de vous confier, faites-lui jurer qu'il n'a pas dit que vous étiez une petite charrette et mariez-vous en paix.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Charade

Enfant du luxe et de l'orgueil,
Mon premier va comme on le mène ;
Et mon second en demi-deuil,
Jase souvent à perdre haleine.

Mon tout se plaît à l'hôpital,
Au champ de Mars est nécessaire
Et guérit quelquefois du mal
Que le point d'honneur a fait faire.

Fantaisie

Trouver une date historique célèbre, par la transformation des mots en italique dans la phrase suivante :

« Que d'infortunés captifs attendirent *d'heure* en heure le supplice, quand la *mort* du tyran mit *« fin »* à leurs angoisses ».

Comparaison-Proverbe

Tête d'ange et taille de reine,
Parler spirituel et doux,
Mais cœur... absent. C'est bien Irène,
Irène qui prend un époux.
Il est baron : c'est authentique ;

Imposant comme un vieux portique,
Et riche à ne savoir combien :
Mais bossu... bête, cacochyme.
Devant l'union richissime
Le monde envie... et dit : « C'est bien ! »

Vers à terminer

Il est deux routes dans la ... :
L'une solitaire et
Qui descend sa pente
Sans se plaindre et sans
Le passant la regarde
Comme le ruisseau dans la
Que le sable de la
Ne fait pas même

L'autre comme un torrent sans
Dans une éternelle
Sous les pieds de l'enfant
Roule la pierre
L'une est bornée et l'autre
L'une meurt où l'autre
La première est la
La seconde est

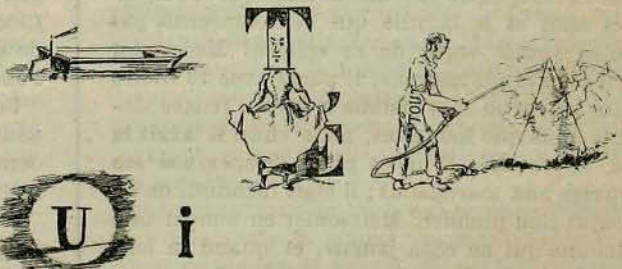
RÉBUS

EXPLICATION DES DEVINETTES

DE FÉVRIER :

SYNONYMES : *Maison — Hôtel — Château*
— *Palais.*

PORTRAIT HISTORIQUE : *Elisabeth*
d'Angleterre.



EXPLICATION DU REBUS DE FÉVRIER :

Le talent se forme dans le silence de la vie privée.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris, — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Voici, mesdemoiselles, les premiers renseignements sur les modes de printemps; mais il faut s'attendre, vu la versatilité de la mode, à quelques changements pour les mois à venir.

Ainsi plus de drap, et cependant combien était pratique et commode ce fin drap d'amazone, dont l'engouement de cet hiver a épuisé la vogue! Toutefois, mettez les costumes que vous avez fait faire pour les soirées et les bals, même s'ils sont de teintes très claires, celles-ci étant toujours de mode pour la ville.

Le lamage coupé de lignes satinées, avec un broché de légères fleurettes, voilà l'étoffe nouvelle. Elle plait par sa souplesse, sa légèreté et son élégance. Il y a une foule de lamage de fantaisie — dont la *neigeuse*, un revenant, fait partie — en passe de succès, le cachemire d'Ecosse aussi; à notre avis, il peut se passer de ce qui est nécessaire à d'autres étoffes : le suffrage de la mode. Pour les jeunes femmes, il y a les larges rayures; puis des bouquets assez volumineux placés en colonnes ou en jeté. Pour les dames âgées, les pékins laine et soie et l'ancienne disposition dite *rayures musique*. Comme couleurs pour celles-ci, le brun rouge, le violet évêque et les gris tirant sur le bleu, le vert, le fer et l'acier; pour les premières, toutes les couleurs du prisme, car on revient aux couleurs franches, sans toutefois abandonner les tons doux.

La *neigeuse* a nos préférences, joli lamage que l'on pare de velours, comme dans le costume suivant : Neigeuse fond brouillé crème, avec des flammes bleu de deux et trois tons, grenat et gris. La jupe ronde, l'ourlet pris entre deux velours bleus de deux centimètres de largeur entre lesquels un autre velours court en losanges; ceci seulement pour le devant. Au corsage, à pointe arrondie, le velours disposé de même en une sorte de guimpe, avec col droit coupé de velours. La manche épaulée; dans le bas, même ornement de velours plus petit. Comme complément, une vareuse courte de même étoffe, liserée à tous les contours et un chapeau en paille noire, garni de grandes coques en velours piquées de côté, un peu en éventail.

Ce qui marque comme nouveauté, c'est le pince-taille, la redingote courte avec basque rapportée, ouverte devant, carrément, ou s'avancant en pointe et abattue en courbe sur les hanches; derrière, la basque suit le contour du dos qui, au milieu, descend en pointe; là, elle peut former un pli et rester ouverte, ou être plissée et fermée. Avec une jupe assortie, rehaussée d'un velours à tête tryautée, on aura le costume de printemps le plus comme il faut qui se puisse voir.

On continue à porter des demi-ceintures croisées en patte ou attachées par une boucle. La ceinture entière revient cependant, et cette mode se conçoit pour les façons d'été; les tissus légers se prêtent facilement aux fronces et aux plissés terminés en pointe et finissant dans une ceinture de ruban étroit, nouée simplement d'une double coque.

Quant aux manches, elles restent très épaulées, mais moins gigantesques; elles sont encore terminées, du coude à la main, par un très haut poignet serré qui se rapproche de la rigidité du gantelet d'une armure; la partie supérieure, assez large, retombe dessus. Est-ce joli et gracieux? C'est la mode! voilà la réponse.

Dédié aux dames d'un certain âge, le costume suivant d'une élégance sérieuse. Nous le décrivons tel que nous l'avons vu, mais la façon peut s'appliquer à une étoffe moins riche : un beau lamage. Une faille mordorée fait tout le dos, qui est princesse avec une très petite queue; le devant, ouvert sur un tablier en satin cuivre couvert d'une échelle de dentelle noire, a les bords arrêtés à cinq centimètres. Le corsage a un gilet couvert de dentelle et dont les côtés, en genre veste, s'allongent en pointe. De la manche longue s'échappe une double manchette de dentelle noire.

Les fillettes portent toujours la jupe assez longue et des corsages qui dessinent la taille sans trop la marquer.

Il y a des façons d'une simplicité primitive, comme celle-ci : La jupe en lamage grenat piqué de points multicolores, s'arrête un peu au-dessus de la cheville; un volant fronce à tête est monté à la ceinture du corsage, lequel est également froncé, agrafé ou boutonné derrière, avec la manche large à poignet; une ceinture en ruban agrafée derrière sous un chou.

C'est la façon courante, celle que nous voyons à quantité de petites élégantes. Si c'est possible, la sous-jupe en taffetas, qui a plus de soutien que celle en alpaca.

Il y a des corsages à chemisette drapée, à gilet, à plastron fermé de côté verticalement; mais presque toujours une jupe simple, très peu garnie, accompagne ces corsages diversement élégants. Toutefois, il faut dire que nous voyons quelques draperies, mais simples. Les plis mouvementent le tablier d'un seul côté.

Que vous dirons-nous des chapeaux? Ils sont à larges ailes et aussi à très petit bord; ils sont enlevés ou à passe tombante; aux uns, le bavolet est remplacé par un nœud; aux autres, il est retroussé jusque sur la calotte plate et, de là, partent des coques menaçantes. Cela veut dire que la mode vraie est de choisir une forme qui aille.

La paille noire nous paraît devoir primer celle de

couleur. Pour les jeunes femmes, la paille à jour et le crin sont rivaux de la dentelle. Travaillés avec un art charmant, ils semblent, transformés en chapeau, une grande aile de papillon ombrageant la figure.

Au mois prochain des renseignements positifs, surtout si le ciel du printemps est radieux et chauds les rayons du soleil.

CORALIE L.

L'Album de travaux de l'édition hebdomadaire du 21 février contient :

Table-support pour statuette. — Ecran à main. — Etui-rouleau pour le crochet et l'ouvrage. — Etui pour lissoir et fourche d'écaille. — Panier à ouvrage. — Signet pour livre de comptes ou autres. — Bas au tricot. — Chausson au crochet tunisien pour bébé. — Corbeille à cartes de visite.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici que les modes de printemps commencent à se montrer chez les meilleures couturières, à la tête desquelles se place M^{me} Pelletier-Vidal. Quel goût, quelle note juste de la mode comme il faut, quel choix d'étoffes et de garnitures dans cette maison ! Les jeunes filles y sont habillées dans la perfection ; pour elles des façons coquettement simples ; pour les jeunes femmes, costumes de ville sobrement garnis et d'une élégance de bon aloi ; robes de soirée et de bal exquises avec des broderies, des perles chatoyantes d'un reflet idéal. Les femmes d'un certain âge seront enchantées des façons créées pour elles, ainsi que des combinaisons d'étoffes et des garnitures, car M^{me} Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix, ne néglige pas, loin de là, le genre sérieux. Son talent distingué sait trouver des façons à la mode en rapport avec tous les âges.

Il nous semble que les renseignements suivants seront les bienvenus, en ce mois où les ventes et les loteries de charité abondent, et où les soirées de travail ont remplacé les bals et les sauteries intimes. Nous irons donc ensemble à la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, où se trouvent des travaux de toutes sortes, qui, très certainement, feront largement s'ouvrir la bourse des acheteuses. Il y en a de préparés que vous achèverez vite, il y en a de montés. Il y en a tout en broderie et d'autres en étoffe ancienne combinée avec de la tapisserie ou des applications, ou bien encore de broderie à fils tirés sur satin ou peluche.

Les travaux en tapisserie sont tout à fait artistiques ; le style est pur, souvent copié sur d'anciennes épaves : chaise volante Louis XVI et Louis XV, bergère du même style, ameublement de salle à manger Henri II sont superbes. La préparation des laines, avec l'indication de la partie du dessin qu'elles doivent couvrir, aide d'une façon singulière à nuancer le travail ; j'ai vu aussi des paravents et des tables montés et des sièges ravissants. Les broderies artistiques, portière, couvre-lit, bandeaux, etc. ; tous les trésors enfouis dans de vastes armoi-

res sont montrés avec la plus gracieuse obligeance et, amies lectrices, s'il est agréable à vous et aussi à vos maris et frères d'admirer des chefs-d'œuvre modernes de broderies, allez rue Saint-Honoré, M. et M^{me} Lebel-Delalande seront enchantés de faire passer sous vos yeux les trésors dont, avec raison, ils sont très fiers, et vous saurez alors ce que vaut une aiguille savamment dirigée.

Continuant nos pérégrinations nous arrivons, 47, boulevard Saint-Michel, chez M^{lle} Thirion, où nous voyons des vestes et des jaquettes d'une coupe charmante, car ces deux façons sont et seront toujours en vogue, elles sont si commodes et vont si gentiment ! des costumes de ville charmants que nous ne pouvons tous décrire, ce que nous regrettons. Choisissons celui en lainage bleuté à filets de soie blanc argent. Sous-jupe en taffetas et jupe froncée, boutonnée à gauche tout le long d'un pli plat, boutons en soie brodés d'argent. Corsage très tendu avec le milieu du devant froncé, boutonné à gauche, ainsi que le col droit et la manche à partir du gigot, qui s'arrête bien au-dessus du coude. Il est difficile de voir, non pas plus, mais aussi joli que ce très simple costume. La veste en petit drap de fantaisie se ferme à l'encolure par un seul bouton ou se rejette en revers droit, toute la partie rejetée tendue de soie. Une grande variété dans la garniture et la façon du corsage. Pour une jeune fille qui sera prochainement la demoiselle d'honneur de sa sœur, voici la robe que M^{me} Thirion a faite : Une Éolienne rosée sur fond de taffetas, jupe inclinée et très petit volant froncé. Corsage froncé à la vierge et en pointe, s'agrafant sur l'épaule et sous le bras. Ceinture nouée derrière ; un collier de pâquerettes, avec de très longues pampilles de pâquerettes tombant assez bas. C'est délicat, jeune et joli à plaisir.

La Silencieuse à pédale « magique » de la maison Bacle, 46, rue du Bac, est fort appréciée des travailleuses. Son mécanisme n'offre aucune difficulté, on peut s'en rendre compte au plus léger examen. Cette pédale magique marche à la moindre pression, sans effort, sans fatigue, ce qui permet de

longues heures de travail. Des guides aussi utiles que pratiques permettent tous les travaux, les plus fins comme les plus grossiers. De nombreuses récompenses sont venues affirmer la supériorité de la machine à coudre de la maison Bacle; la « pédale magique » seule suffirait pour en faire la machine par excellence des familles, comme des lingères et des couturières. Nous prions nos lectrices, pour tous les renseignements et les conditions de paiement, de s'adresser directement à la maison Bacle; par notre entremise il y aurait naturellement du retard.

Quelle belle parure qu'une jolie chevelure et comme il serait facile de la conserver avec un peu d'hygiène! Nous dirons, aussi bien aux mamans qu'aux jeunes femmes, qu'elles trouveront dans la pommade et l'eau vivifiques de A. B., chimiste, les meilleurs auxiliaires. Ces préparations soumises à l'examen des médecins ont été reconnues des plus salutaires et conseillées par eux. Arrêter la chute des cheveux, les faire repousser aux places dégarnies, rendre leur couleur primitive à ceux prématurément blanchis, tels sont les résultats que l'on obtient. Après les maladies éruptives, ces préparations font repousser les cheveux abondamment et vite. Leur usage continu entretient les cheveux en bon état, les rend souples et brillants, et empêche les pellicules qui sont souvent cause de leur perte. Pour l'usage habituel, deux applications de pommade et une lotion d'eau par semaine. Pour arrêter la chute et les faire repousser, une application tous les deux jours et deux lotions par semaine.

Pour l'hygiène de la bouche, l'Elixir dentifrice est excellent, il entretient la blancheur des dents, raffermi les gencives, arrête la carie et calme momentanément une rage de dents. Chez M. L. Bonnevillle, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

La maison Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, a établi cette année, pour ses tissus-nouveautés, des prix tellement bas qu'ils défient toute concurrence. Nous recommandons à nos lectrices plusieurs superbes lainages tissés soie destinés à faire des toilettes très habillées. Une série composée d'une rayure représentant un riche entre-deux de guipure de soie, alternant avec une rayure d'uni; à citer particulièrement les coloris vieux bleu et gris, ravissants tous les deux. Une autre rayure formant une guirlande fraise et feuillage se dessinant en soie brochée sur l'uni, d'une teinte plus foncée ou plus claire; autres coloris: fond gris avec feuillage bois, fraise bleu pâle et fraise lilas; c'est d'une harmonie ravissante. Une autre rayure guipure de Bruges courant sur une bande tissée popeline de soie. Très joli le gris et blanc, ainsi que le blanc et noir; bande unie blanche et bande dessinant une jolie dentelle noire.

Une variété fort jolie encore est la rayure Pompéi, alternant avec une bande d'uni; très réussis les coloris vieux rouge, héliotrope et beige; prix incroyable de 5 fr. 90 le mètre, en 60 cent. de largeur, ce prix MM. Roullier peuvent seuls l'établir, f. briquant eux-mêmes ces tissus dont la valeur réelle est de 10 francs le mètre. L'uni assorti, avec lequel

on combine ces riches costumes, coûte 5 fr. le mètre en 1 m. 20 de largeur. Comme il faut environ, en prenant les grandes mesures, 4 mètres d'uni et à peu près 3 mètres de fantaisie, on peut avoir, pour 39 fr., un costume valant en réalité 80 fr.

Pour donner à ses clientes une idée de l'emploi de ces beaux tissus, la maison Roullier met à leur disposition des gravures dessinées par nos premiers artistes dans le genre, priant seulement les dames à qui elles seront confiées de vouloir bien en prendre soin et de ne pas les garder, ainsi que les échantillons, plus de deux ou trois jours, d'autres dames pouvant aussi en avoir besoin. Il ne faut pas oublier que ces gravures et les échantillons constituent de véritables déboursés.

Une autre jolie nouveauté est le surah broché satin, l'un à grandes feuilles de rose, l'autre à petites. Combinés ensemble, ils font de délicieux costumes. Demander le vieux bleu, l'héliotrope, le gris; ces trois nuances en camaïeu, le beige avec feuilles bleues. Ce surah coûte 4 fr. 75 le mètre. Comme tous les tissus de ce genre, il est en 60 cent. de large. On prend habituellement 4 à 5 mètres de la grande feuille et un peu plus de la petite. Pour toilettes simples, de charmants lainages double chaîne, à toutes petites raies de toutes les couleurs, à 4 fr. 25; 4 fr. 75 en 1 m. 10. D'autres encore pour le même usage avec rayures plus larges, bleues, rouges, sur fond beige, gris, vieux bleu, également en 1 m. 10 à 4 fr. 90.

LIVRES DE MARIAGE

La maison Bouasse-Lebel remercie celles de nos abonnées qui ont bien voulu lui demander déjà des livres de piété, paroissiens, livres d'heures, etc., pour mariages ou premières communions; mais ce qui lui a été le plus sensible, ce sont les compliments unanimes qu'elle a reçus chaque fois pour la solidité et l'élégance de ses reliures.

La raison en est que la maison Bouasse-Lebel ne laisse jamais sortir de ses ateliers un volume qui ne soit pas d'une exécution parfaite, et cependant ses prix sont très modérés. Pour s'en convaincre, il suffira de demander le petit catalogue de librairie, qui est envoyé *franco*. — BOUASSE-LEBEL, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES HENRI KAHN

33, rue Montorgueil

A l'approche des fêtes de Pâques nous pensons rendre service à nos lectrices en leur indiquant quelques genres de chaussures de la maison H. Kahn, cette maison qui a su joindre l'élégance et la solidité au bon marché.

Pour dames, la botte chevreau glacé piqué blanc à boutons, talon de cuir, à 20 fr. 50; le même genre en deuxième choix, 15 fr. 50; en chaussure plus forte, la botte chevreau mat à boutons, claque carrée maroquin, à 17 fr. 75 ou encore celle en chevreau, à lacets ou à boutons, claque carrée veau ciré, à 18 fr. 50. Pour fillettes et enfants, les articles

sont faits par des ouvriers spéciaux et maintiennent dans la perfection les jambes des enfants qui auraient des tendances à tourner. La botte maroquin à lacets ou à boutons coûte : 7 fr. 75 pour enfants, 9 fr. 75 pour fillettes, 13 fr. et 11 fr. 75 pour grandes fillettes du 34 au 36.

Dans les mêmes tailles, en chaussures habillées, on trouvera la botte en chevreau glacé piqué

blanc à boutons à 10 fr. 50 pour enfants, 12 fr. 50 pour fillettes et 14 fr. 50 pour grandes fillettes, ou la botte veau mégis à lacets ou à boutons, grande claque carrée veau vernis; cet article convient aussi bien aux garçonnets qu'aux fillettes, son prix est de 10 fr. 50 du 23 au 26 inclus, 12 fr. 50 du 27 au 33 inclus et 14 fr. 50 du 34 au 36 inclus.

Envoi franco du catalogue illustré.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4823

Modèles de M^{me} Gradoz, rue de Provence, 67.

PREMIÈRE FIGURE. — Robe en lainage brique, bordée, dans le bas de la jupe, d'une large bande de velours loutre; corsage rond à petit plastron droit en velours; le haut du corsage, décolleté en carré, est bordé de velours; la jupe est froncée à la paysanne au bas du corsage; ceinture de velours avec agrafe de métal ciselé; manche légèrement froncée dans un haut poignet de velours; bande de velours à l'entournure (1). Guimpe plate et manchette en guipure Richelieu. — Chapeau à calotte ronde en velours noir, avec bord de plumes noires; devant et derrière, touffes de plumes noires piquées de plumes feu.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Culotte et veston en drap marron avec gilet pareil. Les revers du veston sont retenus par une rangée de boutons; col rabattu; manche ornée d'un biais piqué fixé sur la manche par des boutons. (Voir la planche de patrons.) — Casquette jockey à huit côtes.

TROISIÈME FIGURE (la sixième figure représente ce costume de dos). — Jupe et casaque en drap, ornées de galons d'or, ouvertes sur une chemise russe et un tablier en armure de soie; les galons sont disposés en tuyaux d'orgue tout autour de la jupe plate; la casaque fendue sur les côtes et dans le dos, forme une longue basque à crêpeaux ornés de galons; garniture de galons à l'entournure et au bas des manches. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de grosse paille avec fleurs de grenadier.

COSTUME DE BABY. — Petite robe en lainage crème brodé en soutache (le dessin des différentes pièces est publié dans l'Album des travaux de ce numéro); corsage décolleté et sans manches, sur une chemisette plissée. — Capote greenaway assortie au costume.

CINQUIÈME FIGURE. — Costume en écossais beige; la jupe, un peu drapée dans la ceinture, a trois grands plis au-dessus de l'ourlet; corsage froncé à l'empiecement et à la taille; devant, bande droite en velours loutre; col montant; manche bouffante à longue manchette de velours (2). — Toque drapée nouée d'une pume plate.

CASAQUE DE PETITE FILLE (voir troisième figure le costume de face). — La jupe est montée à gros plis séparés derrière par un éventail de petits plis. — Chapeau de feutre bordé de velours; dessus, ailes de faisan.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 mars.

MODÈLE COLORIE

DESSUS DE TAPIS DE TABLE DE TOILETTE. — Broderie en laine ou en soie d'Alger, ourlet surmonté d'un jour à fils tires.

PLANCHE DE TRAVAUX

1^{er} CÔTÉ

Modèle de M^{lle} Leeker, 3, rue de Rohan

ECRAN OU FEUILLET DE PARAVENT. — Broderie plate en soie d'Alger sur drap : *La cigale et la fourmi*.

2^e CÔTÉ

SIÈGE EN X, DESSIN LOUIS XIII. — Tapisserie par signes, modèle de M^{lle} Leeker.

DESSUS DE CLAVIER (clowns notes de musique), modèle de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1^{er} CÔTÉ

ALPHABET POUR MOUCHOIRS. — Plumetis, cordonnet, pois et point de sable; on supprime si l'on veut la branchette.

2^e CÔTÉ

ALPHABET POINT A LA CROIX. — On emploiera de l'étamine plus ou moins grosse, suivant la destination des lettres : mouchoir, nappe, serviette, etc.

CARTONNAGE

COUPE. — Première partie, 2 feuillets à mettre de côté pour ne commencer le montage que lorsque l'on sera en possession de toutes les pièces.

TROISIÈME ALBUM

Angle pour pouf ou tabouret de piano. — Entre-deux — Ecran de lumière à coulisse. — Garniture. — Entre-deux guipure Richelieu. — Toilette de concert. — L. M. point à la croix. — Porte-montre, mandoline. — Marguerite avec branche. — Dessous de lampe, guirlande héliotrope. — Dessus d'abat-jour : Robinson, palmes au crochet. — M. G. enlacs. — Fond en satin damassé. — Costume en lainage. — Entre-deux. — Toilette de dîner. — Motif soutache. — Garniture guipure Richelieu. — M. L. enlacs. — Motifs soutaches pour robe d'enfant. — Entre-deux guipure Richelieu.

FEUILLE III

1^{er} CÔTÉ

JAQUETTE AVEC MOTIFS BRODÉS, costume en lainage, page 6 (album de mars).

2^e CÔTÉ

CASAQUE, petite fille, 5^e et 6^e figures. } Gravure
VESTON, petit garçon, 2^e figure. } n° 4823



B.C

1^{er} Mars 1891.

4823

Modas de Paris

Coillettes de 3. place du Théâtre Français.
 Toiles en Cachemire. Maison GUERLAIN 15. r. de la Paix.

Rue Vivienne 48.

peluche pour photographies, s'accroche au mur. — Arrosion couvert de soie pour plantes d'appartement. — Coussin de pied en étoffe ancienne, galon et peluche. — Tapis de table en étoffe Louis XVI et peluche améthyste. — Dessous de lampe ou de vase en étamine brodée avec jour. — Ménagère à ouvrage en drap perforé. — Bas d'enfant au crochet tunisien modifié. — Béret d'enfant au crochet.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 4)

AVRIL 1891.



B.C

1^{er} Mars 1891.

Imp. Fa

Journal des

Modes de Paris

Coilettes de M^{me} GRADOZ. 67, rue de Provence - Corsets Cui
 Etoffes en Cachemire de l'Inde de la C^{ie} DES INDES. 27, r. du
 Chaussures de la M^{on} KAHN. 5



Imp. Falconer Paris

4823

Des Demoiselles

Rue Vivienne 48.

Corsets cuirasse de M^{me} EMMA GUELLE 3. place. du Théâtre Français.

S. 27. r. du 4 Septembre - Parfums de la Maison GUERLAIN 15. r. de la Paix

on KAHN 55. rue Montorgueil.

... petit garçon, 2^e figure. } Gravure
n° 4823

Paris — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21, rue Chauchat